UN

TOURLOUROU.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Rose et Fabert ont ainsi commencé!

TOME DEUXIÈME

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837



UN
TOURLOUROU.

TOME II.

IMPRIMERIE DE J.-A. SLINGENEYER AÎNÉ.

UN

TOURLOUROU.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Rose et Fabert ont ainsi commencé!

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837.

UN

TOURLOUROU.

CHAPITRE PREMIER.

Les filets de soles. — Une proposition.

Laissons Pierre poursuivre sa route et se rendre à son corps, étouffant avec peine les sanglots qui l'oppressent et se disant pour ranimer son courage :

« Je suis homme... et je suis soldat ! si je » pleurais, que penserait-on de moi ! »

Mais son courage ne tenait pas toujours contre ses peines, et quelquefois il s'enfonçait sous un bois touffu, il s'arrêtait derrière une vieille masure pour y donner un

libre cours à ses larmes. On ne quitte pas impunément le lieu de sa naissance et l'objet de son choix, avant de s'étourdir sur ses chagrins, il faut éprouver encore bien des moments de faiblesse; et puis, enfin, parce qu'on est homme, est-ce qu'il n'est plus permis d'écouter son cœur?

Laissons le jeune paysan faire l'apprentissage du soldat et s'habituer à la vie de caserne, aux plaisirs, aux flâneries du tourlourou. Revenons près de Marie, la jolie fille du Tourne-Bride; Marie, dont les beaux yeux semblent devoir faire tant de conquêtes, et qui a déjà oublié le mal que ses rigueurs ont fait à Pierre, qu'elle a quitté pour porter des cornichons à madame de Stainville.

La gaîté commençait à gagner la belle société qui se trouvait réunie au Tourne-Bride. Le comte d'Aubigny avait demandé les meilleurs vins. M. Bellepêche devenait à table d'une humeur très-joviale; Daulay lui-même, perdant un peu de son air prétentieux, était plus aimable en devenant plus

naturel. Madame de Stainville savait soutenir la conversation sur le ton d'une gaîté convenable, et, après avoir goûté de deux plats qu'on leur avait servis, Daulay s'écria:

« Ma foi, je commence à croire que l'on » peut dîner dans une auberge de village.

» — Ces messieurs ne sont donc pas mé» contents? » dit Marie en plaçant des cornichons sur la table.

« — Jusqu'à présent tout ceci est convena» ble! » dit M. Bellepêche.

« — Et la jeune fille qui nous sert est » surtout charmante! » dit le comte, en entourant de son bras la taille de Marie.

« — Eh bien! monsieur le comte... que » faites-vous donc? » dit madame de Stainville, en prenant un air demi-sévère.

« — Ma foi! madame, rien que de bien » naturel, il me semble... je dis que cette » jolie enfant est déplacée ici... c'est trop » d'attraits pour un village... si elle veut, » moi, je l'enlève!...

» — Oh! fi, fi! d'Aubigny! dire de telles » choses à ma petite Marie!

» — Ah! madame, je sais bien que c'est » pour s'amuser que monsieur me dit cela, » répond Marie en rougissant.

« —Mais il serait capable de le faire comme » il le dit! » murmure Bellepêche, en jetant un regard en coulisse sur la jeune fille.

« — Oh! du reste, je suis tranquille pour » Marie, » reprend madame de Stainville, en souriant avec malice, « d'Aubigny ne » sera pas ici sans occupation... ce n'est pas » que pour être avec nous qu'il nous a ac- » compagnés à la campagne...

» — Comment... comment... le comte a » quelque passion par ici? » dit Daulay. « Oh! contez-nous donc cela...

» — D'honneur, j'ignore ce que madame » veut dire, » répond le comte, en cherchant toujours à attraper la main de Marie.

» — Vous ignorez!... eh bien, moi, je » n'ignore pas... ne croyez pas, après tout, » mon cher d'Aubigny, que ce soit un re- » proche que je vous adresse... nous n'avons » jamais eu la prétention de penser que » l'attrait de notre société suffirait pour at-

» tirer à notre modeste campagne l'homme » le plus à la mode de Paris ;... mais nous » sommes encore heureux qu'un voisinage » agréable nous procure le plaisir de vous » posséder.

» — Un voisinage ! » dit le comte en continuant de jouer avec la main de Marie. « En vérité, belle dame... je n'y suis pas » du tout !...

» — Et si je vous disais qu'à un quart » de lieue de chez moi est la campagne de » madame d'Armentière... me compren- » driez-vous ?... »

Le comte sourit et Daulay s'écrie :

« Madame d'Armentière !... Oh ! je com- » prends à présent. Madame d'Armentière, » fort jolie femme... veuve depuis deux ans... » On la dit encore affligée de la perte de » son mari, qu'elle aimait beaucoup ; mais » si le comte entreprend de la consoler !.... » Ah ! vous êtes amoureux de madame d'Ar- » mentière ?... Eh bien, vous la verrez à la » campagne de madame, elle y vient sou- » vent !... —Oh ! d'Aubigny le sait bien. »

Marie, sans trop savoir pourquoi, retire vivement sa main qui était dans celle du comte, et va se placer à l'autre bout de la chambre.

« Si cela peut vous faire plaisir, » répond le comte, « je veux bien être amou- » reux de cette dame, mais je vous ferai » seulement observer que je la connais à » peine; je ne l'ai vue que deux fois dans » le monde!...

» — N'est-ce pas assez pour devenir » amoureux?... oh! je m'y connais, mon » cher d'Aubigny, » dit madame de Stainville, « ce n'est pas moi que l'on trompera!

» — Ha ça, il me semble que nous ne » mangeons plus, » dit M. Bellepêche en s'essuyant la bouche. « Petite, est-ce qu'on » n'a plus rien à nous offrir?

» — Oh! pardonnez-moi, monsieur. Je » sais que l'on vous prépare quelque chose.. » Monsieur Gobinard a dit qu'il voulait se » surpasser.

» — Eh bien, qu'il arrive donc! — Le » voici, monsieur. »

Maître Gobinard arrivait en effet avec un plat monté avec beaucoup de recherche et qu'il pose avec dignité sur la table.

« — Qu'est-ce que cela, mon cher Go-
» binard ? » dit madame de Stainville.

« — Filets de soles à la chevalière! » répond l'aubergiste avec un sérieux comique.

« — Oh! mais alors nous sommes ici
» chez Véfour, chez Grignon! » dit le comte. « Maître Gobinard, jusqu'à présent
» tout était fort bon.

» — J'ose me flatter, monsieur le comte,
» que ceci ne vous déplaira pas, et vous
» donnera bonne opinion de mes talents. »

Après avoir dit ces mots, Gobinard porte la main à son bonnet de coton, et s'éloigne comme un homme parfaitement content de lui, et qui par modestie ne veut pas assister à son triomphe.

Marie est restée, elle tourne autour de la table, elle épie dans les regards des convives si l'on a besoin d'elle. Le comte a tiré devant lui les filets de soles, il en sert à

chacun, puis se sert lui-même; on attaque de tous côtés le plat que maître Gobinard vient d'apporter avec tant de cérémonie.

M. Bellepêche commence à faire une grimace; Daulay s'arrête après avoir une seconde fois porté à sa bouche des filets de soles; madame de Stainville en fait autant, et le comte repousse son assiette, en s'écriant :

« Que diable nous fait-on manger là ?...

» — Ce n'est pas bon ! » dit Bellepêche.

« — Pas bon, » dit Daulay, « vous êtes » bien honnête... c'est-à-dire que c'est dé» testable !

» — Ah, mon Dieu ! si nous étions em» poisonnés ! » dit madame de Stainville, qui tremble déjà.

« — Oh ! madame, n'ayez donc pas » peur ! » s'écrie Marie, « monsieur Gobi» nard a pu se tromper... en voulant faire » trop bon... il aura mal réussi !... mais cer» tainement il n'y a rien là-dedans qui puisse » vous faire du mal.

» — Nous plaisantons, ma belle enfant,

» dit le comte; « voyons; nous avons peut-
» être mal goûté, après tout... il y a de ses
» choses auxquelles il faut s'habituer. »

Et le comte porte de nouveau sa fourchette à sa bouche, mais il ne continue pas et se met à rire, en disant :

« — Il n'y a pas moyen!... je ne sais pas
» où maître Gobinard a eu la recette de ceci..
» mais je ne lui conseille pas d'en faire sou-
» vent s'il veut attirer ici des voyageurs....
» Ah! ah! ce pauvre M. Bellepêche, quelle
» grimace il a faite!... Allons, un verre de
» champagne, et en route; je crois que
» nous nous en tiendrons là..., qu'en pense
» la société ?

» — Oh! je ne mange plus rien! » dit madame de Stainville.

« — Ni moi, » dit Daulay, « et j'en re-
» viens à ma première opinion sur les au-
» berges de village.

» — Que diable a-t-il pu mettre là dedans! » dit M. Bellepêche; « j'ai mangé quelquefois
» des ragoûts étrangers... mais jamais de ce
» goût... A Venise j'ai voulu goûter d'un

» mets Italien... les Italiens ne sont pas forts » sur la cuisine... c'est comme les Turcs, » qui fument toujours... même en dînant... » ce que c'est que l'habitude.. je connaissais » un Suisse qui fumait en dormant... un » jour il se brûla, non... c'était la nuit.

» — Si nous partions, » dit le comte en quittant la table. Chacun l'imite, et M. Bellepêche ne continue pas son histoire. Marie s'était retirée dans un coin de la chambre; la jeune fille était affligée du peu de succès que venait d'obtenir le dernier plat de maître Gobinard.

« Eh bien! belle enfant, vous semblez » toute triste maintenant, » dit le comte en allant cajoler Marie. « Mais en vérité si votre » chef de cuisine a manqué son dernier plat, » il n'y a pas là de quoi vous rendre sé» rieuse... et vos beaux yeux suffisent pour » attirer ici les voyageurs! je reviendrai vous » voir, petite Marie. Oh! certainement, je » reviendrai! car vous êtes charmante, ado» rable! et je vous aime déjà à la folie!... »

Et profitant d'un moment où la société

descend l'escalier, le comte embrasse à plusieurs reprises la jolie fille; celle-ci se laisse faire sans penser même à opposer de la résistance, car Marie croyait que le beau monsieur lui faisait beaucoup d'honneur.

Maître Gobinard était dans la salle en bas, il attendait le passage de la société, croyant recevoir des compliments pour ses filets de soles.

Mais chacun passe sans lui adresser un seul mot, on semble, au contraire, avoir l'air mécontent. L'aubergiste n'y tient plus, et, après avoir reçu du comte le montant de sa carte, il ne peut s'empêcher de lui dire :

« Je pense que mon dernier plat aura aussi » obtenu les suffrages de la société ?...

» — Votre dernier plat ! » dit d'Aubigny en souriant, « ah ! mon cher hôte... pour » votre honneur, je vous conseille de ne » jamais le recommencer... il n'y avait pas » moyen de le manger... c'était une méde- » cine...

» — Une médecine !... mes filets à la che- » valière !... » murmure Gobinard en laissant

retomber ses bras comme un homme atterré.

» — C'est dommage! » dit madame de Stainville, « car Gobinard avait bien com-
» mencé; mais enfin, il fera mieux une au-
» tre fois!...

» — C'était pitoyable!... détestable!... » s'écrie Daulay en prenant la main de la dame, pour la conduire à sa calèche, « Il y avait de quoi nous empoisonner.

» — C'est-à-dire, » ajoute M. Bellepêche en s'arrêtant devant l'aubergiste, « que je
» crains fort d'en être indisposé... il me
» semble que cela me travaille déjà!... et
» aller en voiture, maintenant... je vais être
» fort embarrassé!... »

La compagnie sort de l'auberge et monte dans la calèche qui est attelée. Marie seule a suivi tout le monde; elle fait encore la révérence, que déjà la voiture n'a plus laissé sur la route qu'un nuage de poussière... Alors la jeune fille pousse un long soupir et se décide à rentrer dans la maison, en se disant: « Quand reviendront-ils à présent? »

Mais dans l'auberge une scène nouvelle

se prépare : maître Gobinard, qui est d'abord resté comme frappé de la foudre en écoutant les reproches qu'on lui adresse, vient de sortir de sa léthargie et se promène à grands pas dans la salle, en s'écriant :

« Ah ! c'est trop fort !... un plat que j'ai » si bien soigné... un plat dont j'étais si » fier !... ce n'est pas possible !... rien n'était » brûlé, pourtant... je l'avais encore goûté » avant qu'on ne le colorât avec mon coulis » réduit... voyons encore ! »

Et l'aubergiste remonte l'escalier quatre à quatre ; il arrive dans la chambre où la compagnie a dîné. Le plat de filets est encore sur la table, Gobinard en prend une grosse cuillerée ! et l'avale avec confiance, mais bientôt il fronce le sourcil, se frappe le front et se laisse aller sur une chaise en murmurant :

« Détestable !... ils avaient raison... Je suis » perdu, déshonoré ! »

Et le malheureux cuisinier s'arrache son bonnet de coton et le foule à ses pieds ; il essaie aussi de s'arracher les cheveux, mais, n'en trouvant pas, il prend le parti de re-

mettre son bonnet sur sa tête, et, s'emparant du plat, cause de son désespoir, descend à sa cuisine où il appelle tout son monde.

« Marie, avez-vous mis quelque chose » dans ce mets avant de le servir ?

» — Moi! monsieur, vous savez bien que » je ne me permettrais jamais cela.

» — C'est vrai, mon enfant... je vous sais » une fille respectueuse pour tout ce qui » sort de mes fourneaux... et puis vous » n'avez point de goût pour la cuisine. » Est-ce vous, grosse Catherine ? »

La grosse Catherine était une fille que l'on employait aux gros ouvrages quand on avait besoin d'aide. Elle jure n'avoir pas approché des casseroles.

« Et toi, Petit-Jean? » dit maître Gobinard en s'adressant à son marmiton.

« — Moi, » répond le petit élève en se » grattant l'oreille, « j'ai mis ce que vous » m'avez dit.... le coulis.... le réduit.... pour » donner de la couleur... vous avez même » trouvé la couleur superbe...

» — C'est vrai... mais où as-tu pris ce ré-
« duit?... — Pardi... là... tenez; dans ce
» pot... »

Le marmiton va chercher un pot qu'il apporte à son maître ; celui-ci trempe son doigt, goûte, puis laisse tomber le pot en s'écriant :

« Ah! misérable! tu t'es trompé... au lieu
» de coulis, tu as mis de la mélasse!... Ah!
» je ne m'étonne plus si cela avait un goût
» de médecine!...

» — De la mélasse!... » répond Petit-Jean, en ouvrant des grands yeux.

« — Eh oui!... cuistre!... de la mélasse!...

» — Est-ce que cela les rendra malades? » demande Marie.

» — Non!... mais je n'en suis pas moins
» perdu de réputation!... un plat exquis est
» devenu détestable, grâce à ce drôle qui y
» introduit de la mélasse!... Petit-Jean, je
» t'ordonne de courir après la calèche de
» madame de Stainville, je t'ordonne de la
» rattraper, et dès que tu en seras proche,
» de lui crier : Madame! c'était de la mé-

» lasse... c'est ma faute, c'est moi qui me » suis trompé!...

Va, polisson, va, et rattrape la calèche, » ou ne rentre plus chez moi! »

Petit-Jean, qui n'a jamais vu son maître dans une telle colère, se hâte de sortir, et court de toutes ses forces sur la route que la calèche a suivie, en criant:

« C'était de la mélasse!..., mais ça ne » vous rendra pas malade, c'est moi qui me » suis trompé de pot. »

Petit-Jean a disparu. M. Gobinard s'est laissé aller sur une chaise; après toutes les secousses qu'il vient d'éprouver, l'aubergiste a besoin de repos. Mais de temps à autre il frappe de son poing une table qui est près de lui, et murmure:

« De la mélasse!...voyez pourtant à quoi » tiennent les réputations!... je vais peut- » être passer pour un gargotier dans l'esprit » de ces gens de Paris!... c'est désespérant! » c'est à s'arracher les cheveux!... »

Marie s'est approchée de l'aubergiste: elle essaie de le consoler; mais il la repousse brusquement en lui disant:

« Laisse-moi, Marie, laisse-moi... tu ne » sais pas ce que c'est qu'une réputation à » conserver... tu ne sais pas ce qu'il faut de » travail, de temps pour l'acquérir!... va te » reposer... va coucher... mais laisse-moi. »

La jeune fille obéit; d'ailleurs elle ne sera pas fâchée d'être seule dans sa chambre pour y rêver tout à son aise. Vous croyez peut-être qu'elle va penser à ce pauvre Pierre, qui s'est fait soldat parce qu'elle n'a pas répondu à son amour... oh! vous vous trompez... est-ce qu'une femme s'occupe de l'homme qui pleure pour elle? Non, vraiment, celui qui trouble son âme, qui lui revient sans cesse à l'esprit, celui auquel elle pense toujours, c'est le mauvais sujet qui veut la séduire, c'est le libertin qui la lutine et lui ravit des baisers que l'amoureux timide n'ose même pas demander! il est vrai que cet homme-là est beaucoup plus gai que celui qui soupire et pleure, et les femmes aiment surtout qu'on les fasse rire.

Marie s'est donc éloignée. Gobinard est resté seul dans la salle, où il continue de

gémir en donnant de temps à autre un gros coup de poing sur la table, car lorsqu'on est en colère, il semble que l'on se soulage en se faisant du mal.

Il y a assez longtemps que l'aubergiste est seul, lorsqu'on ouvre la porte d'entrée. C'est Gaspard qui, après avoir fait la conduite à Pierre, est revenu tristement au village, et, suivant son habitude, s'arrête au Tourne-Bride.

Gobinard ne se dérange pas, il a reconnu Gaspard; il se contente de taper encore avec son poing, en murmurant: « Quel » malheur !... »

Gaspard s'approche alors de l'aubergiste, et, poussant un gros soupir, répète avec lui

« Oh! oui, c'en est un malheur !... qui » aurait pensé ça?

» — Personne! » s'écrie Gobinard, « personne n'aurait pu deviner cela!... on ne » peut pas s'attendre à de tels événements !

» — C'est ben vrai !.... mais dame !.... » dans la vie... il arrive des choses qu'on » ne prévoyait guère !...

» — Quant à moi, je déclare que c'est » une tuile qui vient de me tomber sur la » tête!... j'en suis encore tout abasourdi!

» — Bah! t'as pris la chose à cœur donc... » eh ben, à la bonne heure... j'aime mieux » ça... et au fait... ce pauvre garçon, tu » dois l'aimer, tu l'as vu si jeune...

» — L'aimer! après ce qu'il a fait!... le » petit misérable... s'il n'a pas rattrapé la » calèche, je le chasse... c'est décidé!...

» — Tu le chasses... la calèche... de qui » diable parles-tu donc? — Eh! morbleu! » de Petit-Jean, qui a mis de la mélasse » dans mes filets de soles!...

» — Des filets de soles!... » dit Gaspard en allant s'asseoir dans un coin, « et c'est » pour cela que tu te désespères!.... — Il » me semble qu'il y a de quoi!... — Moi, » je croyais que tu pensais à Pierre... à ce » pauvre garçon qui vient de partir, qui » s'est fait soldat!... parce que ta mamselle » Marie n'a pas voulu l'épouser... je croyais » que c'était pus intéressant que tes fri- » cassées...

» — Mes fricassées font ma gloire, à moi...
» tu ne comprends pas cela, toi, Gaspard;
» tu ne sais pas qu'avec une sauce... un ra-
» goût nouveau on peut aller à la posté-
» rité !... — Et quoi que t'y feras à la posté-
» rité!.... des tourtes ?... — Taisez-vous,
» Gaspard, ou je vais vous dire comme le
» professeur Martineau, vous êtes un *stu-*
» *pidus !*.... Certainement j'aimais Pierre....
» c'est un bon garçon... mais puisqu'il a
» voulu se faire soldat... que puis-je à cela ?..
» Pourtant j'avoue que cela m'étonne qu'il
» ait été rebuté par Marie... je croyais que
» ces jeunes gens s'aimaient... et je ne me
» serais pas opposé à leur bonheur. —
» Pardi ! je crois ben ! Pierre était un assez
» bon parti pour Marie ! — Et elle l'a re-
» fusé... c'est singulier... de la mélasse... au
» lieu de réduit !... cela ne pouvait jamais
» aller !.... ce pauvre Pierre !.... oui, c'était
» un fort bon garçon... mais s'il n'a pas ra-
» trappé la calèche, je l'assomme de coups..
» je l'éreinte... je le dévisage !... et tu dis
« qu'il s'est fait soldat... on peut parvenir..

» mais se tromper de pot! c'est impar-
» donnable!

» — Vieille bourrique!... » murmure Gaspard en haussant les épaules, « cela « n'a d'amitié que pour ses casseroles! »

En ce moment on ouvre encore la porte de la route; l'aubergiste lève vivement la tête, espèrant voir revenir Petit-Jean; mais, au lieu du petit marmiton, c'est le maître d'écriture Martineau qui entre dans la salle.

Gobinard lui tend la main, en poussant un profond gémissement.

« Qu'y a-t-il?... que vous est-il arrivé? » demande le professeur, en secouant la main qu'on lui présente. « Jérusalem est-elle dé-
» truite?... le feu du ciel est-il tombé sur
» vos fourneaux?... je vois dans vos regards
» l'abomination de la désolation!

» — C'est vrai qu'il est laid à faire peur
» quand il se désole! » dit Gaspard à demi-voix.

« — Ce qui m'est arrivé, monsieur Marti-
» neau... une société superbe de Paris...
» Madame de Stainville!... des comtes! une

» voiture!... de ces gens qui prennent du
» plus cher, et paient sans compter...

» — Je n'entrevois pas encore ce qu'il y
» a de désolant dans tout cela...

» — Ah! mon cher Martineau, je suis un
» misérable! ... un gargotier!... je les ai tous
» empoisonnés!

» — Empoisonnés!... » s'écrie le professeur en faisant un saut en arrière. « Ah!
» mon Dieu!... et je gage que c'est avec des
» champignons... vous aurez accommodé la
» fausse oronge, l'agaric vénéneux!... Je
» vous avais prévenu que vous aviez trop de
» confiance dans votre savoir.

» — Eh! non!... ce n'est pas cela... c'est
» avec de la mélasse que ce drôle de Petit-
» Jean a glissée dans un plat qui devait être
» exquis, délicieux... des filets de soles à la
» chevalière!...

» De la mélasse!... ce n'est pas mortel...
» beaucoup de personnes en font usage en
» guise de sucre... Étant enfant, j'en ache-
» tais souvent des cornets que je suçottais
» en étudiant mon rudiment... mais avec des

» filets de soles... cela s'harmonise peu... le
» *Cuisinier Royal* n'emploie jamais de mé-
» lasse... Après tout, ce n'est qu'une erreur...
» *errare humanum est!*

» — Si vous aviez été ici, monsieur Mar-
» tineau, tout cela ne serait pas arrivé...
» aidé de vos conseils, je n'aurais pas quitté
» mes fourneaux; mais je vous ai en vain
» cherché, fait demander...

» — Je donnais une leçon de cursive à
» un jeune menuisier qui aura une fort belle
» main... et je venais pour en donner une
» autre à mon élève Petit-Jean.

» — Votre élève Petit-Jean recevra tout
» à l'heure une leçon avec le bout de mes
» souliers, s'il n'a pas rattrapé la calèche.

» — La colère n'est bonne à rien, mon
» cher Gobinard, et elle nous descend au
» niveau des bête féroces... Il faut savoir
» *comprimere iras*... J'ai très-chaud, je pren-
» drais volontiers un verre de vin... »

L'aubergiste se lève, va chercher du vin et pose une bouteille devant le professeur, puis se rasseoit d'un air aussi triste; alors

Gaspard se lève à son tour, prend un verre sur une table, et allant près de Martineau, s'empare de la bouteille, se verse à pleins bords, boit d'un trait, et va reprendre sa place.

Le professeur a ouvert de grands yeux, et regardé faire Gaspard. Puis il s'écrie : « Il paraît que la bouteille est pour nous » deux!... »

S'empressant à son tour de se verser, il présente ensuite un verre à l'aubergiste, en lui disant :

« — Croyez-moi, faites comme nous!.. » *bonum vinum lætificat.* »

Mais l'aubergiste secoue la tête et murmure : « Il faut que je sache d'abord si mon » polisson a rattrapé la voiture! »

Le professeur voyant que ses instances sont inutiles, se décide à boire seul; ensuite, comme Gobinard et Gaspard sont retombés dans un profond silence, M. Martineau tire de sa poche un paquet de plumes et un canif, et pour utiliser son temps, se met à tailler des plumes en se disant à lui-même : « Une...

» deux sur le ventre... Crac!... sur le dos...
» Cric!... ça y est »

Il y a fort longtemps que le professeur taille ses plumes, qu'il essaie ensuite sur du papier, après avoir tiré d'une autre poche une petite écritoire portative, car un maître d'écriture a toujours sur lui ce qu'il faut pour professer. Les deux voisins gardent le même silence, Gaspard ne se dérange que pour venir à la bouteille, se verser et boire; alors le professeur s'empresse toujours de l'imiter. Mais après une troisième visite du paysan, la bouteille s'est trouvée vide, et M. Martineau dit entre ses dents: « Ce rustre » a été beaucoup plus vite que moi!... »

Tout-à-coup maître Gobinard, sortant de ses réflexions, relève la tête, se frappe le front et le ventre, regarde M. Martineau, et se met à rire en disant:

« Eh! eh! ce serait une fort bonne af- » faire! »

Le maître d'écriture regarde l'aubergiste d'un air inquiet, en se disant: « Est-ce que » la mélasse lui fait perdre la tête?

»—Mon cher monsieur Martineau, » reprend l'aubergiste, « il vient de me pousser » une idée...

» — Cela n'est pas impossible... Quelle » est-elle?

» — D'abord, savez-vous que Pierre, le » neveu du meunier, s'est engagé comme » soldat, et a quitté le village ce matin?

»—Je l'ai appris dans mes courses, et j'en » ai été affligé; ce jeune homme avait de « grandes dispositions, et possédait déjà une » fort belle main.... Mais dans une caserne, » il va oublier tout cela.... à moins que son » major n'ait l'esprit de l'employer aux écri- » tures....

» — Il n'est pas question de la main de » Pierre, écoutez-moi, monsieur Martineau. » J'avais toujours pensé que ce garçon ai- » mait Marie.... ma fille adoptive... Comme » Pierre est un bel homme, je pensais aussi » que Marie ne le voyait pas d'un mauvais » œil.... Enfin, je croyais que la chose se » terminerait par leur mariage...

»—Comme la vigne avec l'ormeau : *Vites* » *ulmis adjungere!*

» — Pas du tout!... Il paraît que Marie
» n'aimait pas Pierre, que le jeune homme
» s'en est fâché, et que c'est pour cela qu'il
» a pris le mousquet. Si bien donc que ma
» jolie Marie est libre... et que... Eh! eh!...
» je pense que je pourrions... Eh eh!...

» — Vous marier tous deux ensemble....
» Je vous saisis!...

» — Non!.. ce n'est pas ça du tout!... Moi,
» épouser celle dont je me regarde comme
» le père! fi donc!... Et d'ailleurs, avant de
» mourir, ma femme me l'a bien défendu...
» Non.. j'ai une autre idée.. Mon cher mon-
» sieur Martineau, vous êtes garçon... vous
» avez cinquante ans... mais vous n'en parais-
» sez guère que quarante-neuf... Si vous vou-
» lez, je vous donne ma petite Marie, alors
» nous demeurerons ensemble, alors, lorsqu'il
» m'arrivera de belles sociétés, vous serez
» là... et je vous consulterai comme le *Cui-*
» *sinier Royal* que vous savez par cœur; alors
» tout marchera bien ici, et il n'y arrivera
» plus d'accidents comme aujourd'hui.....
» Voilà ma proposition, qu'en pensez-
» vous?.... »

Le maître d'écriture pose à plusieurs reprises sa main sur son front. Il parait réfléchir profondément; mais bientôt prenant un air digne, il répond :

« — Maître Gobinard, votre proposition
» ne me convient pas du tout. Vous m'offrez
» votre petite Marie pour femme... Mais,
» mon cher monsieur, qu'est-ce que c'est
» que votre petite Marie ?... je n'en sais rien
» ni vous non plus... Un enfant abandonné
» par sa mère... Une mère inconnue... que
» l'on n'a jamais revue... quelque drôlesse
» qui est peut-être maintenant dans un hô-
» pital !... Et vous voulez que moi, Marti-
» neau, je m'allie à... je ne sais quoi ?...

» — Je ne sais quoi !.... je ne sais quoi !
» Et après tout, est-ce que vous êtes un
» pacha,.. un millionnaire, vous ?... Parce
» que vous donnez des leçons d'écriture à
» six sous le cachet, faut-il faire tant d'em-
» barras ?

» — Maître Gobinard, je sais ce que je
» suis... Ma naissance est claire comme deux
» et deux font quatre. Ma famille était ho-

» norable. J'ai eu un oncle professeur de » rhétorique, et un cousin proviseur dans » un lycée... Sans un concours de circon- » stances malheureuses, j'aurais occupé moi- » même quelque poste éminent... mais je n'y » renonce pas... Je dois un jour être distin- » gué.... ça ne peut pas me manquer, et je » n'épouserai qu'une femme de mon rang... » que je pourrai présenter dans le monde.

» — Et moi je dis que ma petite Marie » était un cadeau pour un maître d'école.

» — Maître d'école!... je ne le suis plus, » monsieur; d'ailleurs, c'est maître-ès-arts » qu'il faut dire... Gardez votre cadeau, je » n'en veux pas!...

» — Eh, mon Dieu!... ne vous échauf- » fez pas tant! » dit Gaspard en allant se mettre entre les deux hommes, dont les yeux devenaient très-brillants.

» — Vous prenez là une peine ben inu- » tile!... Vous, père Martineau, qui refusez » Marie, est-ce que vous croyez vraiment » qu'elle aurait voulu vous épouser?... qu'a- » près avoir refusé un joli garçon comme

» Pierre, elle aurait accepté un vieux cantaloup de vot' espèce?... I faut que Gobinard ait encore ses soles dans la tête pour » vous avoir proposé ça...

— C'est juste, » dit l'aubergiste, Gaspard a raison; Marie n'aurait jamais consenti à épouser le maître d'école.

— Et moi je vous répète que je ne » voudrais pas d'elle, » reprend Martineau, « parce que je tiens avant tout à la » naissance... à la considération. »

La dispute allait s'échauffer de nouveau, lorsqu'on entend gratter à la porte. Il était nuit depuis quelque temps, et l'aubergiste crie :

« Qui est-ce qui est là? Entrez... Tournez le bouton. »

On n'entre pas, mais le bruit continue; Gaspard, qui est le plus près de la porte, va l'ouvrir; il aperçoit Petit-Jean blotti contre la porte de l'auberge. Le pauvre marmiton n'osait pas entrer; il était d'ailleurs dans un état pitoyable : couvert d'une crotte épaisse et noire depuis les pieds jusqu'à la

tête, il répandait une odeur nauséabonde.

« — C'est le marmiton ! » dit Gaspard.

« — Petit-Jean ! » dit l'aubergiste, eh
« bien ! pourquoi n'entre-t-il pas ?... Entre
» donc, drôle... viens me dire si tu as bien
» rempli ta commission. »

L'enfant se décide à entrer dans la salle. A l'aspect du petit bonhomme, dont le costume blanc était devenu noir, et dont la figure semblait cachée par un masque d'arlequin, Gaspard et le maître d'écriture ne peuvent garder leur sérieux ; maître Gobinard lui-même sent s'évanouir sa colère : cependant, il dit d'un ton sévère :

« — D'où viens-tu, polisson ?... c'est-
» à-dire d'où sors-tu pour être dans cet
» état ?... Allons, parle.

» — Je viens d'ousque vous m'avez en-
» voyé, n'ot' maître...... j'étais sorti en
» courant pour rattraper la calèche... elle
» avait beaucoup d'avance sur moi ; mais,
» comme je cours ben, je l'aurais peut-être
» rattrapée... même je la voyais déjà à l'en-
» droit où la route tourne... vous savez,

» contre la grosse borne... où il y a des » noyers...

» — Mais achève donc, imbécile. — Je » criais de toutes mes forces : C'était de la » mélasse!... cocher! arrêtez... je me suis » trompé de pot! Mais, bah! la voiture » allait toujours... Moi, qui la regardais en » courant, ça fait que je ne regardais pas à » mes pieds... V'là que tout d'un coup je me » sens piquoter la jambe... j'étais au milieu » d'un tas de canards et d'oies qui se pro- » menaient sur la route... Il paraît qu'en » courant j'avais écrasé deux ou trois petits » canards... V'là un paysan qui me poursuit » avec un bâton, en me disant que j'allais » lui payer ses canards.... Je cours pus » fort... il allait m'atteindre; je me jette » dans un côté de la route... Oh! alors je » ne peux pas courir du tout... j' m'étais » enfoncé dans un bourbier devant l'étable » à Mathieu... j'en avais jusqu'au menton, » et, en voulant me retirer de là, j'enfon- » çais toujours... Si on ne m'avait pas » tendu une perche, j'y serais encore... et

» puis, quand je suis sorti de là, l'autre » m'a bâtonné à cause des canards... V'là » comme j'ai fait ma commission!... not' » maître! »

» — C'est gentil! » dit l'aubergiste, tu » as fait de jolies choses aujourd'hui; misé- » rable, tu mériterais...

» — N'allez-vous pas encore gronder » c't'enfant? » dit Gaspard; « il me semble » qu'il a reçu son compte et qu'en v'là ben » assez pour un méchant plat de poisson!

» — En effet, » dit le professeur, « si » Petit-Jean a mal fait, il a été puni... Je » vous conseille de l'envoyer se laver, et » bien vite... car il est tombé dans des » choses... équivoques... moi, monsieur » Gobinard, je me charge d'aller demain » jusqu'à la demeure de madame de Stain- » ville; j'apprends à écrire à son jardinier... » il veut être en état de mettre des étiquet- » tes sur ses oignons de tulipes. Alors je » tâcherai de voir la maîtresse de la mai- » son, et je lui dirai combien vous êtes » innocent de la faute commise à votre » cuisine. »

L'aubergiste est tellement touché de la proposition du professeur, qu'il tire son mouchoir et le passe sur ses yeux en répondant : « Monsieur Martineau... « une » telle preuve d'amitié... vous auriez la com- » plaisance... Petit-Jean, je te pardonne !... » Va te laver... va-s-y tout de suite. Mon- » sieur Martineau, votre main... qu'il n'y » ait plus l'ombre d'un ressentiment entre » nous. — Tout est oublié, monsieur Go- » binard.

» — Alors, » dit Gaspard, « i'faut boire » une bonne bouteille là-dessus pour sécher » tout ça!

» — C'est trop juste, « dit l'aubergiste, » et je vais vous donner du vieux. »

La bouteille est apportée et vidée en deux tournées; on en cherche une seconde, qui est traitée aussi lestement; puis enfin une troisième, tant on a à cœur de prouver que l'on est réconcilié. Alors M. Martineau et l'aubergiste se donnent de nouveau une poignée de main et se quittent très-bons amis.

Gaspard retourne à sa maisonnette, et le professeur, dont les jambes sont un peu chancelantes par suite des fréquentes rasades qu'il vient de boire, reprend le chemin de son hameau en se disant : « Le vin de » maître Gobinard est fort bon..... mais » épouser sa fille adoptive.. une femme qui » n'a pas de nom.... c'est impossible.... je » dois garder mon rang.... ma position so- » ciale... Quelque jour on saura qu'il y a » un homme de mérite, un savant, à Chan- » temerle... village habité jadis par Boileau..

O Lamoignon! je fuis les chagrins de la ville...

» une... deux... crac.. Tenez votre plume » avec trois doigts...

Et contre eux la compagne est mon nnique... chose...

» C'est singulier, ma mémoire s'embrouille » un peu! »

Heureusement pour le professeur que du Tourne-Bride à sa demeure il n'y avait ni ornières ni voitures dans le chemin.

CHAPITRE II.

Vie de campagne.

Il s'est écoulé du temps depuis l'aventure des filets de soles, et personne de chez madame de Stainville n'est revenu au Tourne-Bride. Cependant M. Martineau a tenu la promesse qu'il avait faite à l'aubergiste ; il est allé à la maison de campagne de la dame; il a donné sa leçon d'écriture au jardinier, puis a demandé à voir madame de Stainville; mais une petite maîtresse sur le retour est rarement visible ; il faut savoir prendre son temps, et le maître d'écriture venait ordinairement à l'heure où madame faisait sa toilette, occupation d'une trop grande importance pour la quitter, surtout quand ce

n'était que M. Martineau qui se présentait.

La femme de chambre répondait toujours au professeur : « Madame n'est pas visible » maintenant. » Et Martineau se disait : « C'est donc une comète que cette femme-» là ? » Ennuyé de recevoir sans cesse la même réponse, il renonça au projet de voir madame de Stainville, mais il raconta au jardinier toute l'histoire des filets de soles et le pria de la rapporter à sa maîtresse quand elle serait visible.

Chaque jour qui s'écoulait sans lui ramener le beau monde augmentait la tristesse de Gobinard. Il passait une partie de ses journées devant sa porte, regardant sur la route qui menait à la demeure de madame de Stainville ; au moindre nuage de poussière, il s'écriait :

« Les voilà...... ce sont eux...... c'est la » calèche... »

Mais la poussière faisait bientôt place à une voiture de foin ou à l'âne d'une laitière : alors Gobinard rentrait chez lui de mauvaise humeur, il bougonnait tout le monde

et faisait des yeux terribles à Petit-Jean.

Marie semblait partager l'impatience de son père adoptif; elle aussi regardait souvent sur la route; elle aussi était moins gaie; mais chez la jeune fille il y avait du dépit, de l'amour-propre froissé; ces messieurs qui lui avaient tant répété qu'elle était jolie, ce comte d'Aubigny surtout, qui l'avait embrassée sans même lui laisser le temps de se défendre, avait donc entièrement oublié la jeune fille du Tourne-Bride?

Depuis que Pierre avait quitté le pays, Gaspard continuait d'entrer presque tous les soirs chez maître Gobinard, mais le paysan n'adressait plus la parole à Marie; s'il se trouvait devant elle, ses regards sévères et scrutateurs imposaient à la jeune fille, qui baissait aussitôt les yeux. Gaspard, après l'avoir regardée quelque temps, s'éloignait d'elle sans lui dire un seul mot.

Pendant qu'au Tourne-Bride on pensait chaque jour à madame de Stainville et à sa société, celle-ci s'efforçait de rendre le séjour de sa campagne agréable à ses hôtes.

La maison que possédait madame de Stainville, près de la Roche-Guyon, offrait tout ce qui fait trouver du charme à la campagne. Jolie pelouse entourée de fleurs, petit bois bien touffu, grotte sombre, bassin, labyrinthe, rien ne manquait au jardin, qui était assez étendu pour qu'on pût y être seul, et pas assez pour s'y perdre. La maison n'était pas grande, mais son aspect avait de l'élégance, et dans l'intérieur on trouvait tout ce qui fait passer le temps aux gens de la ville qui n'aiment pas la campagne pour elle-même : piano, billard, jeux de toute espèce; crayons et pinceaux pour le peintre, bibliothèque pour le poëte, fusils et chiens pour le chasseur, lignes et filets pour la pêche, et salle à manger pour tout le monde; enfin, chez madame de Stainville, régnait la plus entière liberté; chacun pouvait y suivre son goût, y prendre le plaisir qui lui convenait. La maîtresse du logis voulait qu'on se plût chez elle, et se conduisait en conséquence; elle savait que plus on laisse de liberté aux gens, et moins ils en abusent.

Il y avait pourtant quelqu'un qui devait être là pour donner le bras à madame de Stainville lorsqu'elle désirait se promener dans son bois, ou s'égarer dans son labyrinthe; M. Daulay comprenait le regard de madame lorsqu'elle disait : « La promenade » doit être charmante ce matin !... Il doit » faire bien bon dans le jardin... à l'om- » bre !... »

Alors il s'avançait d'un air empressé, il réclamait l'avantage d'être le cavalier de la maîtresse du logis, avantage qui lui était rarement disputé; mais lorsqu'on était dans le jardin, Daulay évitait les allées solitaires, les sentiers touffus ; il trouvait toujours quelque prétexte pour se diriger vers les endroits où il savait trouver du monde. Madame de Stainville poussait un soupir, en murmurant :

« C'est cruel !... on ne peut jamais jouir » d'un moment de solitude... Je ne sais pas » comment vous faites votre compte, Dau- » lay, mais vous me menez toujours près » des personnes qui sont dans le jardin...

» Nous retrouvons continuellement M. Bellepêche... ou le comte... et lorsqu'ils sont » absents, c'est près de mon jardinier ou de » sa femme que vous me conduisez... On ne » peut jamais causer... intimement !

» — Belle dame ! croyez bien que le hasard seul... Vous ne pouvez douter du » charme que je goûte dans un doux tête » à tête... Ce n'est pas ma faute si la société » nous poursuit. »

Et tout en disant cela, Daulay, qui avait entendu un chien japer à sa gauche, dirigeait sa compagne de ce côté, bien certain que le chien annonçait une visite.

Il y avait dans les environs de la Roche-Guyon quelques maisons de campagne dont les habitants venaient rendre visite à madame de Stainville, c'étaient de bons bourgeois campagnards qui passaient toute l'année dans leur propriété ; les uns avaient entièrement oublié les modes et les manières de Paris, les autres n'y avaient jamais été ; presque tous ces gens-là mettaient leur plus grand bonheur à parler de leurs plants d'as-

perges ou de leurs beaux pêchers ; à dire combien il avaient récolté d'abricots, et le nombre de pots de confitures qu'ils en avaient tirés. Mais à la campagne, on est fort indulgent sur le choix de la société ; pourvu que les personnes soient à peu près présentables, on s'en contente, et on y passe des journées près de gens avec lesquels à Paris on ne voudrait pas causer un quart d'heure.

M. Daulay, qui craignait surtout de rester en tête à tête avec madame de Stainville, lui conseillait souvent d'inviter ses voisins à venir la voir ; car la compagnie de M. Bellepêche et du comte d'Aubigny n'était pas suffisante pour garantir la jeune sigisbé des entretiens *intimes*. M. Bellepêche se levait tard ; il était fort longtemps à sa toilette, et quand il descendait, c'était pour déjeuner ; il remontait ensuite dans sa chambre pour desserrer la boucle de son pantalon et les cordons de son gilet ; cette opération terminée, il se regardait de nouveau dans une glace, se mirait de face, de profil,

essayait même de voir son dos, puis redescendait, bien persuadé qu'il était toujours le plus bel homme de France et de Navarre.

Alors M. Bellepêche se rendait au salon; il parcourait les journaux, les brochures, en ayant soin de s'asseoir toujours vis-à-vis d'une glace, de manière à pouvoir admirer son torse, ou sa figure, toutes les fois qu'il tournait un feuillet. Après une heure de lecture, le célibataire allait faire une promenade dans le jardin; mais il marchait à pas comptés, dans la crainte de s'échauffer; s'arrêtant dès qu'il croyait se sentir en sueur quelque part, il tirait son mouchoir, s'essuyait, s'éventait, s'asseyait, et très-souvent s'endormait pendant deux ou trois heures. Au réveil, se sentant plus léger, plus leste, parce que la digestion de son dîner était faite, M. Bellepêche remontait dans sa chambre, et là il resserrait les cordons de son gilet et la boucle de son pantalon. Puis il se mirait encore, se trouvait mince, svelte, et descendait au salon en faisant petit ventre. Au dîner, il s'abandonnait à son appétit,

qui était toujours bon; il mangeait beaucoup et longtemps, goûtait de tous les plats, et au dessert tâtait à tous les fruits. Après le dîner, on retournait au salon, mais là M. Bellepêche s'apercevait qu'il ne respirait plus avec autant de facilité; aussitôt après avoir pris le café, il remontait à sa chambre, relâchait la boucle de son pantalon, puis redescendait au salon, en se donnant de l'air avec son mouchoir. C'était à cette époque de la journée que M. Bellepêche s'appliquait à faire l'aimable, et qu'il s'entortillait dans des histoires arrivées en Suisse et dont la fin était entièrement étrangère au commencement. Cela durait jusqu'au moment où on se souhaitait le bonsoir. M. Bellepêche retournait alors dans sa chambre, et là il commençait par lâcher tous les boutons de son pantalon et de son gilet; mais cette fois c'était pour se mettre complètement à son aise. Les jours suivants, c'était exactement la même conduite.

Passons au comte d'Aubigny : madame de Stainville avait deviné qu'un motif étran-

ger aux plaisirs de la campagne l'avait conduit chez elle; il n'était pas probable, en effet, que l'homme le plus à la mode, le plus recherché, le plus aimé des belles, serait venu passer son temps chez une petite maîtresse de quarante-huit ans, dont aucun motif ne le forçait à être le complaisant, si quelques raisons secrètes ne l'avaient attiré là.

Mais à Paris, dans une réunion nombreuse, le comte avait rencontré une femme dont la beauté, la tournure noble et décente l'avaient frappé. C'était madame Darmentière, jeune veuve qui regrettait beaucoup le mari qu'elle avait perdu, et allait fort peu dans le monde, où elle portait toujours un air de réserve, un front sérieux qui donnait à sa beauté quelque chose de sévère, et faisait souvent expirer sur le bout des lèvres les galanteries qu'on aurait voulu lui adresser.

D'Aubigny avait remarqué madame Darmentière (une femme qui regrette sincèrement son mari doit nécessairement être remar-

quée); il s'était approché d'elle, avait essayé de causer, de faire connaissance, on lui avait répondu avec politesse, mais avec froideur, et, le comte qui était trop adroit pour s'imposer brusquement à quelqu'un, avait senti qu'il faudrait du temps pour se lier avec la belle veuve.

Mais bientôt le hasard lui fait découvrir que madame Darmentière vient d'acheter une maison de campagne près de la Roche Guyon; c'est aussi dans ces environs que madame de Stainville possède une propriété; d'Aubigny y a déjà été plusieurs fois, mais il n'y passait que quelques jours. Il s'empresse alors d'aller demander à madame de Stainville si elle voit à la campagne une nommée madame Darmentière, on lui répond que pendant l'été on a fort souvent le plaisir de la recevoir, parce que la belle veuve, qui va peu dans le grand monde, et que l'on voit rarement à Paris dans les réunions, se livre davantage à la campagne, où l'on vit en dehors de toute cérémonie, et qu'elle n'y fuit pas la société de ses voisins.

Ces renseignemens avait suffi pour donner à d'Aubigny le plus grand désir de retourner à la campagne de madame de Stainville, et c'est pourquoi nous l'avons vu arriver en calèche avec MM. Daulay et Bellepêche.

Dès le lendemain de son arrivée, le comte va se promener dans les environs, et cherche la propriété de madame Darmentière; il n'a pas de peine à la trouver; aux champs on connaît ses voisins, et il serait difficile de s'y cacher, car les paysans sont généralement curieux.

D'Aubigny s'approche de la maison qu'on lui a indiquée; elle est petite, mais jolie; une grille placée devant, et fermant une cour plantée d'arbres, permet de voir dans une partie des jardins. D'Aubigny s'arrête, regarde; il voudrait apercevoir madame Darmentière; il reste longtemps immobile devant la maison. Au bout de quelque temps un jardinier sort et vient à lui :

« — Est-ce que monsieur demande quel-
» qu'un?

» — Est-ce qu'il n'est pas permis de re-

» garder ce jardin ?.... — Pardonnez-moi, » monsieur, — Vous avez des fleurs superbes ! — Monsieur est bien honnête. — » Cette maison n'appartient-elle pas à madame Darmentière ? — Oui, monsieur. » — Et... elle y est maintenant ? — Non, » monsieur, madame n'est pas encore arrivée de Paris ; mais nous l'attendons, elle » ne doit pas tarder à venir. »

Le comte s'éloigne en se disant : « Que » les amoureux sont stupides ! ... je restais » là, planté devant cette grille... j'y serais » peut-être encore si ce brave homme ne » m'avait dit que sa maîtresse est à Paris... » Après tout... n'ai-je pas le temps de voir » cette dame !... je n'en suis certainement » pas amoureux... a peine si je la connais... » elle est fort bien... mais il y en a mille » plus jolies.., je n'ai presque pas causé avec » elle... à peine si elle m'a répondu quelques » mots... il me serait difficile d'affirmer si » elle a de l'esprit.., elle doit en avoir... ses » yeux en promettent... mais les yeux d'une » femme promettent tant de choses !... Les

» femmes les moins spirituelles savent quel» quefois donner à leurs regards beaucoup » d'expression... on y est trompé bien sou» vent. »

D'Aubigny est obligé de se contenter encore de la société qui vient chez madame de Stainville ; mais le temps lui semble long au milieu de ces bourgeois campagnards dont les femmes et les filles ne savent faire que de gauches révérences ; Daulay fait ce qu'il peut pour s'attacher aux pas du comte : c'est un moyen de ne pas rester seul avec la tendre Stainville, qui voudrait toujours se promener dans les allées sombres et solitaires ; et M. Bellepêche, quand il a convenablement desserré ou relâché la boucle de son pantalon, cherche le comte pour lui parler de ses voyages en Suisse ; mais tout cela paraît fort monotone à d'Aubigny, qui serait déjà retourné à Paris, si chaque jour il n'avait l'espoir de voir arriver madame Darmentière ; quelquefois il a l'idée d'aller au Tourne-Bride lutiner la petite Marie, mais il y a cinq quarts de lieue pour arri-

ver à l'auberge où est la jolie fille, et pendant qu'il irait là, une autre femme, moins jolie peut-être, mais dont la conquête serait bien plus flatteuse, peut venir faire visite à madame de Stainville.

L'intérieur de la maison de campagne commençait à devenir assez triste; madame de Stainville boudait Daulay parce qu'il ne la menait ni dans le labyrinthe ni dans la grotte; Daulay avait de l'ennui d'être sans cesse obligé de promener une petite maîtresse de quarante-huit ans, dont la sensibilité devenait très-exigeante. Bellepêche, après s'être miré dans toutes les glaces de la maison, et avoir marché en rentrant son ventre, aurait voulu que quelque femme fût là pour prendre garde à lui. Enfin, d'Aubigny, qui ne voyait pas arriver madame Darmentière, était fort maussade, et ne prenait pas la moindre peine pour être aimable.

Mais ainsi qu'un rayon de soleil dissipe les nuages et fait oublier une triste journée, ainsi il ne faut souvent dans une société qu'une personne de plus pour y ramener la gaîté, les plaisirs et le bonheur.

CHAPITRE III.

Madame Darmantière.

Une après-midi, on était encore au salon, indécis sur ce qu'on ferait dans la journée. Madame de Stainville penchait pour la promenade; Daulay trouvait qu'il faisait trop chaud; M. Bellepêche était de l'avis de Daulay, et le comte, à demi couché sur un divan, ne daignait pas même donner son avis.

Tout à coup la porte s'ouvre, une dame entre et va embrasser madame de Stainville; mais ce n'est plus une lourde ou empesée bourgeoise des environs, c'est une dame élégante, qui se présente avec aisance, avec grâce, dont la taille un peu élevée est parfaitement prise, dont la figure belle, mais sé-

rieuse, a cependant un charme indéfinissable, et dont la toilette, sans être coquette, annonce une recherche qui fait honneur à son goût; enfin c'est madame Darmentière.

Il faut voir quel changement son arrivée opère dans le salon. En une seconde d'Aubigny a quitté le divan; il s'est levé et se tient respectueusement contre le piano, attendant qu'un regard tombe de son côté; Daulay se ranime; son air ennuyé et ennuyeux est remplacé par un sourire; M. Bellepêche se redresse, rentre son ventre et prend une pose très-confortable; enfin madame de Stainville va gracieusement au devant de la nouvelle venue.

« C'est vous, ma chère madame Darmen-
» tière... Ah! il y a bien longtemps que l'on
» vous désire ici!

» — Je ne suis arrivée à ma campagne
» qu'hier, et, vous le voyez, ma première
» visite est pour vous.

» — Vous êtes bien gentille... mais pour-
» tant je veux vous gronder de rester si
» longtemps à Paris... Voilà quinze jours que

» nous sommes arrivés, nous, permettez que
» je vous présente trois messieurs qui ont
» bien voulu me tenir fidèle compagnie...
» Monsieur le comte d'Aubigny.

» — J'ai eu l'avantage de voir madame à
» Paris... » répond le comte en saluant.

» — En effet, monsieur, je me le rappel-
» le... chez madame de Clarence.

» — Voici M. Daulay, » continue madame de Stainvillle, « Oh! mais vous avez
» déja fait connaissance avec lui... l'été der-
» nier.

» — Et ce sera un grand bonheur pour
» moi de la renouveler! » dit Daulay en s'inclinant.

Ce compliment auquel madame Darmentière ne répond que par un salut, fait faire une légère moue à la tendre Stainville, qui se remet bien vite et reprend : « Enfin voici
» M. Bellepêche, que vous avez je crois vu
» chez moi à Paris. »

Madame Darmentière salue encore d'un air qui veut dire qu'elle ne se le rappelle pas, et Bellepêche prend la parole :

« Je n'affirmerai pas avoir eu le plaisir de
» voir déjà madame; sa figure ne m'aurait
» pas échappé... madame a quelque chose
» d'helvétique dans la taille... Quand je fus
» en Suisse, j'admirai la taille des femmes...
» avec un petit corset, c'est charmant!... et
» cela court sur les montagnes les plus hau-
» tes.... où il y a de la neige.... qui ne fond
» pas même l'été... c'est fort dangereux,
» sans un bâton ferré!...

» — Que pensez-vous de moi, qui vis ici
» avec trois hommes? » reprend madame de
Stainville, en minaudant.

» — C'est moins dangereux, je crois, que
» si vous n'étiez qu'avec un seul.

» — Mais votre arrivée va ranimer ces
» messieurs; ils commençaient à devenir un
» peu maussades!... — Ah! madame... voilà
» qui est méchant! » dit Daulay.

» — Madame de Stainville nous en veut
» aujourd'hui parce que nous ne voulions
» pas nous promener, » dit Bellepêche;
» mais la chaleur est si forte... ce n'est pas
» ici comme en Suisse, où il y a un air vif...

» même dans la canicule.... j'ai monté sur le » Righy, en août... avec un guide... c'était un » paysan indigène... il portait une singulière » culotte!...

» — Enfin vous voilà! » reprend madame de Stainville, qui ne semble pas curieuse de savoir quelle culotte portait le guide de M. Bellepêche. « J'espère que nous vous » verrons souvent... vous nous donnerez » tous les jours où vous serez libre...

»—Libre, mais je le suis entièrement ici; » vous êtes la seule personne des environs » que je voie... il m'était bien venu quelque » voisins... quelques dames du pays, mais » ces gens-là m'ennuyaient; je ne leur ai pas » rendu leur visite; ils ne sont pas revenus, » et c'est ce que je voulais. Je préfère la so- » litude à la société des sots!

» — Alors si vous ne venez pas nous » voir, nous saurons à quoi nous en tenir.

»—Vous me verrez tout autant que vous » le voudrez...... Je suis si près de cette » maison... en un quart d'heure on est chez » moi....

»— Un quart d'heure! » dit d'Aubigny; « j'aurais cru qu'il y avait beaucoup plus » de chemin.

» — Est-ce que vous connaissez la maison » de madame... comte? — On me l'a mon- » trée... comme je me promenais dans les » environs.

» — Mais alors, monsieur, on ne vous » a pas montré un chemin de traverse qui » conduit chez moi et abrége de beaucoup » la distance.

» — Si j'étais votre cavalier, madame, » reprend le comte, « je ne voudrais pas pren- » dre ce chemin-là.

» — Quand je le disais! » s'écrie madame de Stainville; « ils vont redevenir aimables... » Mais voyons, que ferons-nous pour vous » amuser aujourd'hui?... J'aurais bien pro- » posé une promenade... mais puisqu'il fait » si chaud...

» — Je crois qu'il y a de l'air mainte- » nant, » dit d'Aubigny en s'approchant d'une fenêtre.

« — Oui!... » dit Daulay; « le temps » est rafraîchi...

» — En allant doucement on peut se » promener, » ajoute M. Bellepêche.

» — Eh bien, messieurs! puisque main- » tenant vous pouvez supporter la prome- » nade... Partons... Madame Darmentière » est-elle de cet avis?

» — Oh! volontiers! j'aime surtout à » faire de longues courses!... on décou- » vre des sites.... des points de vue nou- » veaux... je suis très-bonne marcheuse, » moi. — La promenade est aussi fort agréa- » ble en calèche, » dit Bellepêche qui déjà craint de se fatiguer. — « En calèche.... y » pensez-vous! « répond madame de Stain- ville; « c'est bon quand on veut rester sur » une grande route, mais si l'on a envie de » parcourir les bois et les champs, il faut » se résoudre à aller à pied. Allons, mes- » sieurs, la main aux dames. »

Le comte a déjà offert son bras à madame Darmentière, et Daulay, obligé de prendre celui de la personne qu'il promène tous les jours, s'écrie :

« — Surtout, restons tous ensemble...

» pour causer... c'est bien plus gai de ne
» pas se perdre !... de rire... de... »

Une douleur assez vive au bras empêche le jeune homme de continuer ; sa compagne venait de le pincer très-fortement pour lui apprendre à moins aimer la société.

Le comte et madame Darmentière marchent devant ; Bellepêche qui n'a point de dames sous le bras, va de l'un à l'autre couple, en faisant des remarques sur les points de vue qui se présentent, et ramenant toujours la conversation sur la Suisse qu'il est fier d'avoir visité. On écoute peu ce que dit ce monsieur, car d'Aubigny, qui veut plaire à la jolie femme dont il tient le bras, fait en sorte d'être aimable, et est déjà parvenu plusieurs fois à faire rire madame Darmentière. Chez le second couple, au contraire, c'est la dame qui fait les frais de la conversation ; elle semble gronder son cavalier de ce qu'il la fait marcher trop vite, et du désir qu'il témoigne d'être toujours tout près de la jolie voisine. Daulay s'excuse et ralentit le pas ; mais au bout d'un moment, il tire

plus vivement le bras de sa compagne, en adressant la parole aux personnes qui sont devant lui.

La promenade se prolonge assez longtemps; elle n'a été agréable que pour le comte et madame Darmentière, car le couple qui les suivait a passé presque tout son temps à se quereller; et Bellepêche, qui a continuellement fait le manége d'un petit chien, en allant de l'un à l'autre sans que l'on ait fait attention à ses récits de voyages, est le premier à faire remarquer que l'heure du dîner approche et qu'il faut songer au retour.

« Il me semblait que nous ne faisions que » commencer notre promenade!... » dit d'Aubigny en jetant un tendre regard sur la personne qui lui donne le bras.

« — C'est que vous êtes un marcheur » infatigable!... » dit Bellepêche; « moi » aussi, j'ai beaucoup marché dans les mon» tagnes, en Suisse..

» — Nous sommes aux ordres de ces » dames, » dit Daulay, qui est parvenu à

faire avancer sa compagne près de la société.

« — Je suis un peu fatiguée, » dit madame de Stainville, « ce M. Daulay me fait aller si » vite... Ne pourrions-nous nous reposer un » moment avant de retourner chez moi?

» — Très-volontiers! » dit madame Darmentière en quittant aussitôt le bras de son cavalier. « Tenez, cet endroit me semble » joli... De la vue, de l'ombre, du gazon... » voilà un salon champêtre tout trouvé. »

La société s'assied sur l'herbe. Madame Darmentière va se mettre à côté de madame de Stainville; le gros Bellepêche est le plus long à se placer, encore ne se décide-t-il à s'asseoir qu'après avoir secrètement lâché la boucle de son pantalon.

« Combien j'aime la campagne! » dit madame Darmentière en promenant autour d'elle des regards satisfaits. « Que l'on est » bien ici!... quel beau site! quel air pur!... » Ah! dites-moi si le plus beau salon de » Paris vaut ce gazon émaillé de fleurs... » ces arbres majestueux qui nous ombra- » gent, et surtout cette douce liberté que » nous goûtons ici?...

» — Oui... j'aime beaucoup la campagne » aussi, » dit madame de Stainville, « et » pourtant elle me porte à la rêverie, à la » mélancolie. »

Un long soupir accompagne ces paroles.

« — Il y a des rêveries bien douces, » dit d'Aubigny, « et dans lesquelles on se com- » plaît longtemps! Ce sont presque toujours » celles qui précèdent ou suivent un nouvel » amour...

» — Il y a d'anciens sentimens qui nous » font rêver plus que ne le ferait un nou- » veau! » dit madame Darmentière en dé- tournant la tête d'un air attristé... « mais » vous, messieurs, vous ne comprenez pas » cela!... vous ne placez le bonheur que » dans le changement. Aussi vos rêveries » se composent d'espérances et presque ja- » mais de souvenirs.

» — Il faudrait ne pas vous connaître » pour penser ainsi, » murmure d'Aubigny à voix basse. La jolie femme n'a pas l'air d'avoir entendu. Bellepêche risque d'étendre ses jambes sur l'herbe, en disant.

« — Il a fait considérablement chaud » aujourd'hui !

» — Oui, la campagne a beaucoup de » charme : » certainement, dit à son tour Daulay, « c'est dommage que l'on y éprouve » souvent des privations ; par exemple, en » ce moment j'ai une soif ardente, et » j'avoue que je donnerais je ne sais quoi » pour un verre de bière ou de limonade... » mais cherchez donc un café par ici !...

» — A défaut de café, monsieur, on trouve » quelquefois des sources où l'on peut se » rafraîchir...

» — Voulez-vous que nous allions tous » deux en chercher une ? » dit avec empressement madame de Stainville.

« — Non, je vous remercie, » répond Daulay, qui ne se soucie pas de s'aventurer seul avec son amie. « Vous êtes fatiguée... » et puis il n'y a pas de sources dans ce » pays-ci !... Mais j'aperçois un paysan qui » vient de ce côté avec un panier à son » bras... il a peut-être là-dedans des fruits, » du raisin... Me permettez-vous de l'ap-

» peler, mesdames ? — Certainement, et » nous goûterons volontiers à ces fruits, » s'ils sont bons. — Holà ! eh l'homme... » par ici ! »

Le paysan était Gaspard qui retournait à Vétheuil, suivi de son âne chargé d'herbes, tandis que lui portait dans un panier des prunes et du raisin qu'il venait de cueillir dans une petite pièce de terre qui composait tout son bien. Il a entendu les voix qui l'appellent, et, se détournant de son chemin, fait faire halte à son âne, s'avance sous les arbres, et s'approche de la société en disant:

« C'est-y moi que vous appelez ?

» — Sans doute. Avez-vous des fruits » dans ce panier ? — J'ai quelques prunes » et du raisin. — Voulez-vous nous en » vendre ? — Pourquoi pas ? à vous ou à » d'autres, quoi que ça me fait, pourvu » que je vende... »

Et Gaspard, ôtant les feuilles dont son panier est recouvert, présente ses fruits à la société.

« — Ah! quelle horreur ! » dit Daulay

» des prunes de monsieur!.. fi donc! est-ce » que je mange de cela?...—Pourquoi donc » que vous n'en mangeriez pas? » répond Gaspard, « est-ce que vous croyez que mes » prunes sont venues pour des chiens?.... » —Mon ami, tâchez d'abord d'avoir un ton » plus poli, et de faire attention à qui vous » parlez... vous n'êtes pas en ce moment » avec vos pareils.—Je ne suis pas avec mes » pareils... ah ben! en v'là une bonne à » c't'heure... est-ce que vous n'avez pas un » nez, une bouche et des oreilles comme » moi?... est-ce que vous pensez que je suis » une grenouille, par hasard? — Ah, mon » Dieu! mais je reconnais ce rustre, » dit à demi-voix Daulay, « c'est celui que nous » avons déjà rencontré au Tourne-Bride....

» — Oh! je vous reconnais ben aussi, » moi, » dit Gaspard, qui avait entendu ce que le petit-maître n'avait prononcé qu'à demi-voix; « c'est vous qui, l'autre jour, » m'avez appelé *cet homme!* oh!... je vous » ai ben remis tout de suite...... mais » j'ai pas de rancune, allez, et je vous ven-

» drai des prunes tout de même qu'à un
» autre! »

Gaspard ajoute en lui-même: Tu les paieras double par exemple.

« — En effet, » dit à son tour d'Aubigny, « c'est maître Gaspard que nous avons
» le plaisir de retrouver.

» — Gaspard, comme vous dites... oh! je
» ne changeons pas de nom, nous autres!...
» c'est pas comme les gens de Paris, qui en
» ont souvent un pour chaque quartier!

» — Toujours plaisant et caustique, maître
» Gaspard!...

» — Allons, mesdames... voici le panier...
» voulez-vous vous risquer?

» — Très-volontiers, » dit madame Darmentière, « d'ailleurs à la campagne il ne
» faut pas être difficile... Mais elles sont très-
» bonnes ses prunes!...

» — Pardi! j'crois ben, » dit Gaspard, « c'est de la reine-claude violette. — Alors
» il fallait donc me le dire, » reprend Daulay, « au lieu de me parler de chiens et de
» grenouilles.... — Pourquoi avez-vous l'air

» de ravaler ma marchandise? — Diable! il » me paraît qu'il ne faut rien vous dire à vous » autres paysans! Voyons donc ces prunes... — Je vous préviens qu'elle vaut six » liards la pièce, parce qu'il n'y en a plus... » la prune s'en va!... et celle-ci est la der- » nière...

» — Est-ce que ça ne me fera pas mal à » l'estomac, vos reines-claudes violettes? » demande Bellepêche en regardant Gaspard.

« — I'm'semble que vous n'avez pas l'air » trop poumonique! » répond le paysan d'un air moqueur.

La société commence à s'amuser des saillies et de la brusque franchise de Gaspard qui n'est pas plus embarrassé au milieu de gens du grand monde que s'il était au cabaret.

« Voyons le raisin maintenant, « dit le comte.

» — Ah, dame! le raisin n'est pas comme » la prune, il commence, lui... c'est pas en- » core tout miel, mais c'est déjà bon tout » de même...

» — Oh! non, ce n'est pas tout miel! »

dit Daulay qui vient de goûter une grappe; « si c'est avec cela qu'on fait du vin par ici, » cela doit être excellent pour accommoder une salade!

» — Oh! vous avez encore mangé queu- » que chose de plus mauvais que ça! » répond Gaspard d'un air goguenard.

« Non, certes, » dit Daulay, « je n'ai » jamais rien pris qui m'ait fait faire la gri- » mace à ce point....

» Bath! bath!... cherchez ben... — Ha çà, » mais il est tout à fait plaisant ce paysan, » qui veut m'apprendre ce que j'ai fait...

» — Et moi je vous dis que vous avez fait » une ben autre grimace quand on vous a » servi au Tourne-Bride des soles avec de la » mélasse.... et que vous avez eu peur d'être » empoisonné!...

» — Ma foi, ce brave homme a raison, » dit d'Aubigny, et je suis de son avis... Ce » raisin, tout vert qu'il soit, est encore pré- » férable aux filets des soles de maître Go- » binard. Ha çà, mais comment savez-vous » cette aventure?...

» — Oh ! pardi ! c'est tout simple, puisque
» j'étais au Tourne-Bride pendant que vous
» diniez... Je vous ai entendu en sortant
» faire vos compliments à Gobinard.... qui
» se serait arraché les cheveux s'il en avait
» eu. Enfin, j'ai appris comme ça toute l'af-
» faire.... C'était son marmiton qu'avait pris
» un pot pour un autre... de la mélasse pour
» du bouillon... du coulis, du réduit!... est-
» ce que je sais, moi!... si ben qu'on a en-
» voyé le petit courir après votre calèche,
» pour vous apprendre ça, et que le marmi-
» ton, au lieu de rattraper votre voiture,
» s'est laissé tomber dans un bourbier, et
» est revenu tout couvert de vilaines ordu-
» res sauf votre respect, et puis que le père
» Martineau, le professeur d'écriture, s'était
» chargé de vous apprendre la chose, et
» qu'il s'est contenté de la dire au jardinier
» de madame, qui, a ce que je vois, ne l'a-
» vait pas redite à sa maîtrsse, et v'là toute
» l'histoire. »

La compagnie a écouté avec attention le récit de Gaspard, et M. Bellepêche s'écrie :

« Voyez cependant à quoi tient notre existence!... Si ce petit marmiton avait aussi bien pris de l'eau de javelle, nous eussions été tous empoisonnés!...

» — Voilà ce que c'est que de manger chez un traiteur de village!

» — A propos, » dit le comte, « et la jolie Marie... la petite brune aux yeux si brillants, est-elle toujours au Tourne-Bride?

» — Tiens, sans doute!... et où donc voudriez-vous qu'elle fût?... Mais dites donc, j'ai pas le temps de rester là... J'ai de l'ouvrage encore... Prenez-vous mon raison? — Non... il est trop vert! — Alors, payez-moi mes prunes, et que ça finisse... Je ne peux pas passer ma journée comme vous, à me coucher sur le dos... c'est bon pour les gens de Paris, ça. — Vous croyez donc que les gens de Paris passent tout leur temps à se reposer? — Ah! dame, je sais ben qu'il y en a aussi qui travaillent, qui font des ouvrages avec des plumes, de l'encre... un tas de grimoire, où je ne connais goutte! et dont je me passe ben!.

» quoique le père Martineau dise que je ne
» suis qu'un âne... Mais les ânes gagnent
» leur vie tout de même... Qui est-ce qui
» paie de vous tous ?...

» — Tenez, l'ami, voilà pour vous, »
dit d'Aubigny en présentant une pièce de
cinq francs au paysan. Celui-ci la prend
en s'écriant :

« — Ah ben, à la bonne heure !... vous
» n'êtes pas trop dur, vous !... quand on est
» bon enfant avec moi, je le suis tout de
» même !... Si vous voulez mon âne pour
» vos dames, pour vous en revenir, je vas
» vous le prêter, et vous ne me donnerez
» rien de plus pour ça.

» — Ces dames veulent-elles accepter la
» monture qu'on leur offre ? — Non, pas
» moi, » dit madame de Stainville, quand
» je suis sur un âne, j'ai trop peur qu'il ne
» se couche !...

» — Oh ! le mien n'aura pas envie de se
» coucher avec vous ! je vous en réponds,
» dit Gaspard.

» — Moi, je préfère aller à pied, » dit

madame Darmentière. « — A votre aise :
» alors je m'en vas; salut, la compagnie! »

Gaspard porte la main à son bonnet, puis retourne à son âne qu'il pousse devant lui, et avec lequel il continue son chemin.

« — Ce rustre n'est pas sot! » dit d'Aubigny en regardant le paysan s'éloigner.

« — Je le trouve très-grossier! » dit Daulay, « et sans la présence de ces dames,
» je lui aurais donné une leçon de politesse.
» — Je crois que vous auriez eu fort affaire,
» et que vous y auriez perdu vos peines.

» — Quelle est donc cette jolie Marie,
» dont monsieur vient de demander des
» nouvelles? » dit d'un air indifférent madame Darmentière.

« — C'est une jeune fille fort gentille, » répond madame de Stainville, « elle est ser-
» vante au Tourne-Bride, et en vérité elle
» mériterait mieux... Elle a une figure tout-
» à-fait aimable... et puis c'est un enfant qui
» a été abandonné, et dont l'aubergiste a
» pris soin... Elle n'a jamais connu ses pa-
» rents, tout cela la rend intéressante... Si

» j'y avais songé, j'aurais dit à ce paysan de
» me l'envoyer; car j'ai plusieurs chiffons,
» quelques robes, dont je veux lui faire
» présent.

» — Madame est vraiment trop bonne,
» dit Daulay, « je trouve, moi, que cette
» jeune fille n'a rien de remarquable. C'est
» une fille d'auberge, jolie... comme peut
» l'être une fille d'auberge!... et voilà tout.

» — C'est la beauté du diable, et pas autre
» chose! » dit Bellepêche en essayant de
changer de position. « Elle a de la fraî-
» cheur, de la vivacité!... mais ce n'est
» point là un vrai type de beauté. Quelle
» différence avec les Suissesses!... Oh! les
» Suissesses sont de superbes femmes. J'en
» ai connu deux entre autres... c'était aux
» environs de Zurich, je venais de faire une
» tournée, et l'on m'avait donné pour guide
» un chien des montagnes... Bel animal!...
» il avait le poil comme de la soie, la queue
» longue et fournie comme celle d'un re-
» nard, et une tache de feu sur le ventre...
» Je préfère cette espèce aux chiens de
Terre-Neuve...

» — Si nous rentrions, » dit madame de Stainville, « je crois que chacun doit être » reposé... — Nous sommes à vos ordres, » mesdames... — En route, alors; monsieur » Daulay, donnez-moi donc la main pour » m'aider à me lever... — Me voici, » madame. »

Madame de Stainville a demandé la main à Daulay pour quitter le gazon, mais une fois levée, elle n'abandonne pas cette main sans reprendre aussitôt le bras du jeune homme, afin qu'il ne puisse aller s'offrir pour cavalier à madame Darmentière. On revient donc dans le même ordre que l'on était parti; pourtant, cette fois, la jeune dame qui donne le bras au comte s'obstine à mesurer son pas de manière à rester toujours près de madame de Stainville. Est-ce simple politesse de sa part? est-ce pour que d'Aubigny ne puisse pas avoir avec elle de conversation particulière? c'est ce que celui-ci se demande, tout en pestant contre ce caprice de madame Darmentière.

On revient chez madame de Stainville.

On dîne gaiement, et le soir quelques voisins campagnards viennent, par leur présence, provoquer les saillies de d'Aubigny et les épigrammes de Daulay; enfin le temps s'écoule plus vite, parce qu'une jeune et jolie femme est là, qui écoute, qui répond, et qui, quelquefois, daigne sourire à un bon mot de ces messieurs.

Mais l'heure est venue de se retirer; madame Darmentière remet son grand chapeau de paille, et elle se dispose à retourner chez elle. D'Aubigny attendait ce moment avec impatience; car il s'est bien promis de reconduire madame Darmentière, déjà même il offre son bras; mais la jeune dame le remercie gracieusement en lui disant :

« — Je vous suis obligée, monsieur, je ne » veux déranger personne... — Comment » madame... déranger!... c'est un plaisir » que vous me procurerez, au contraire... » A coup sûr, vous ne pensez pas que nous » vous laisserons vous en aller seule... — » Non, monsieur; mais comme cela me » gênerait pour venir chez mon aimable

» voisine, si, chaque soir, on était obligé » de me reconduire. J'ai dit à mon jardinier » de venir me chercher, et je suis certaine » qu'il m'attend.... N'est-il pas vrai, made- » moiselle, que mon jardinier est là ?... »

La femme de chambre fait un signe affirmatif. Après avoir embrassé madame de Stainville, madame Darmentière fait un aimable salut aux trois messieurs, et s'éloigne en déclarant qu'elle ne reviendrait plus si l'on s'obstinait à vouloir la reconduire.

Il faut donc laisser la jolie voisine regagner sa demeure dans la seule compagnie de son jardinier. Lorsqu'elle a quitté le salon, madame de Stainville part d'un éclat de rire, parce que les trois messieurs, et surtout d'Aubigny, semblent consternés de la sortie de madame Darmentière.

« — Ah ! messieurs !... madame Darmen- » tière a de la fermeté dans le caractère, » dit madame de Stainville, qui semble charmée de ce que sa voisine n'a voulu lui enlever aucun de ses cavaliers... « elle tient » bon quand elle veut quelque chose... ce » ne sera pas une conquête facile !...

» — Tant mieux, madame, tant mieux, » il y aura plus de gloire à la faire! » répond le comte en se frottant les mains.

« — Eh, mon Dieu! » reprend Daulay, » la sévérité dans les regards ne me prouve » rien à moi. Toutes les femmes ont un côté » faible... il ne s'agit que de le trouver.

» — Certainement! certainement! » dit Bellepêche en se regardant dans une glace! « une conquête.... parbleu.... quand on » voudra s'en donner la peine... on sait bien » comment il faut s'y prendre... et puis, » pour peu que l'on soit bel homme... une » femme n'est pas de marbre. En Suisse, » je me trouvai un soir à table d'hôte, à côté » d'une étrangère dont la beauté noble et » fière captivait tous les regards. Je lui pré- » sentais de la venaison... c'était des per- » dreaux accommodés avec une sauce noire... » Ils ont une singulière façon d'accommoder » les perdreaux en Suisse... ils mettent des » épices... entre autres une plante qu'ils » cueillent dans les montagnes... »

Ici M. Bellepêche se retournant, s'aper-

çoit qu'il est seul dans le salon. Tout le monde était allé se coucher. Il se décide alors à en faire autant, sauf à se conter à lui-même son histoire en se déshabillant.

CHAPITRE IV.

Lettre mystérieuse. — Grande découverte.

Il y a quinze jours que madame Darmentière habite sa campagne ; elle a passé presque tout ce temps chez madame de Stainville ; elle arrive après le déjeuner, toujours simple mais belle, aimable mais réservée ; elle plaît à tout le monde, même aux femmes, parce qu'elle ne semble pas s'apercevoir des conquêtes que font ses charmes et son esprit, et surtout qu'elle n'en tire pas vanité.

Madame de Stainville a bien quelques moments d'humeur lorsque son sigisbé Daulay regarde trop longtemps la jolie voisine ; mais comme celle-ci ne fait aucune attention aux

regards qu'on lui lance, il y aurait injustice et maladresse à lui témoigner le moindre dépit.

Bellepêche prend plus de soin que jamais de serrer la boucle de son pantalon; il étudie devant une glace les poses qu'il adoptera lorsqu'il sera devant madame Darmentière, car cette dame a de la fortune, elle est libre, et le vieux garçon, qui a toujours espéré que ses avantages physiques lui procureraient un bon mariage, commence à penser qu'il est temps que ce mariage arrive, et songe très-sérieusement à faire sa cour à madame Darmentière.

D'Aubigny ne prend aucun ombrage des longues œillades de Daulay, ni des poses académiques de M. Bellepêche; de tels rivaux ne lui semblent pas redoutables. Mais ce dont il s'inquiète, c'est du peu de progrès que lui-même fait près de la belle veuve; c'est de la tranquillité avec laquelle on reçoit ses soins; de la gaîté avec laquelle on accueille ses soupirs; c'est enfin de cette égalité d'humeur qui ne se dément pas chez

madame Darmentière, et la rend aussi aimable le lendemain que la veille. Une telle femme désespère un amoureux ; on préférerait des caprices, des dédains, de la coquetterie, de la haine même... car au moins on inspirerait quelque chose et quand on aime on est surtout désolé de ne rien inspirer.

Une après-dînée, la société de madame de Stainville était réunie dans le jardin. Les dames s'occupaient de broderies ; d'Aubigny et Daulay luttaient d'amabilité, et Bellepêche cherchait de quelle manière il avancerait sa jambe gauche, lorsque le jardinier vint apporter à sa maîtresse une lettre qu'on lui renvoyait de Paris où elle lui avait été adressée.

Madame de Stainville regarde l'écriture, cherche à rappeler ses souvenirs; puis, après en avoir demandé permission à la compagnie, brise le cachet et lit la lettre.

Par discrétion on s'était remis à causer pour laisser à la maîtresse du lieu tout le loisir de lire la missive qu'elle venait de recevoir; mais bientôt madame de Stainville

pousse une exclamation de surprise qui donne à chacun le droit de la questionner.

« Voici une lettre qui produit de l'effet, » au moins, » dit le comte en souriant. » » Elle est plus heureuse que beaucoup de » gens!...

» — C'est quelque déclaration d'amour, » dit Daulay en se pinçant les lèvres, pour faire semblant d'être jaloux.

« — Est-ce qu'il y a quelque maladie » épidémique à Paris? » demande Bellepêche avec inquiètude.

« — En vérité, messieurs, vous êtes très-» curieux, » dit madame Darmentière, « et » notre chère hôtesse aura bien de la bonté si elle répond à toutes vos questions.

» — C'est ce que je vais faire pourtant, » dit madame de Stainville, « et je ferai » même mieux; je vous communiquerai » cette lettre que je viens de recevoir, vous » verrez si son contenu singulier ne donne » point champ aux plus vastes conjectures. » D'abord je vous dirai qu'elle est d'une de » mes anciennes connaissances, la duchesse

» de Valouski... Je ne sais si vous m'en avez
» déjà entendu parler?

» — N'est-ce pas celle qui a logé au
» Tourne-Bride, dans la chambre où nous
» avons diné? » dit Daulay.

« — Précisément. Je vous ai dit que ma-
» dame de Valousky était aussi spirituelle
» que jolie, qu'assez maltraitée d'abord par
» la fortune, elle avait fait, il y a quinze
» ans, un héritage considérable... et qu'a-
» lors elle prit le goût des voyages...

» — Je me rappelle tout cela, » dit Belle-
pêche... « Cette duchesse est veuve?.... —
» Oh! il y a fort longtemps; elle perdit son
» mari à vingt ans et maintenant elle doit
» en avoir un peu plus du double.

» — Ce peut être encore une femme fort
» agréable! » murmure Bellepêche en admi-
rant sa rotule.

« —Maintenant, écoutez ce qu'elle m'écrit. »
Chacun se rapproche de madame de Stain-
ville, qui recommence, mais tout haut,
cette fois, la lecture de la lettre qu'elle vient
de recevoir.

« Ma chère amie, il y a bien longtemps
» que vous n'avez eu de mes nouvelles, et
» peut-être m'avez vous crue morte; ce qu'il
» y a de certain, c'est qu'on ne doit plus penser à moi, car à Paris comme partout on
» oublie vite les absents. J'ai été un peu
» fâchée contre vous qui n'avez pas répondu à plusieurs de mes lettres; mais ma
» rancune ne tient pas contre mon désir de
» causer avec une ancienne amie. Je vous
» dirai donc que j'ai beaucoup voyagé, beaucoup parcouru le monde; que j'ai eu le
» talent de m'amuser en Angleterre, de rire
» en Allemagne et de me plaire en Russie;
» mais que je songe cependant à revenir en
» France qui est ma patrie, quoique je porte
» un nom polonais. Encore quelques mois
» de séjour en Italie, quelques courses à
» Rome, à Gênes, à Florence, et je reviendrai à Paris, que probablement je ne quitterai plus; ma fortune me permettant
» maintenant d'y vivre selon mon goût.

» — Nous voici au plus intéressant, » dit madame de Stainville en s'interrompant pour

regarder ses auditeurs, qui jusqu'alors cherchaient ce qu'il y avait de singulier dans la lettre qu'on leur lisait.

« J'ai appris que vous possédiez une mai-
» son de campagne dans les environs de
» Mantes et de la Roche-Guyon. A mon re-
» tour en France, mon premier soin sera
» de me rendre de ces côtés où un motif
» bien important m'appelle. Il y a dix-sept
» à dix-huit ans, j'ai voyagé par là, et je me
» suis arrêtée au petit village de Vétheuil;
» j'ai logé dans une auberge qui avait pour
» enseigne : *Au Tourne-Bride.* »

» — Décidément, maître Gobinard ne
» nous avait pas trompés, » s'écrie Daulay.

— Attendez! attendez, messieurs, ce n'est pas tout! je poursuis : « qui avait
» pour enseigne : *Au Tourne-Bride.* C'est
» là, c'est à cette auberge que je dois me
» rendre d'abord, car j'y ai laissé l'objet de
» mes plus chères affections... et dont j'eus
» alors bien de la peine à me séparer! Le
» retrouverai-je encore à mon arrivée en
» France?... c'est là ce que je me demande

» chaque jour... c'est là ce qui fait souvent
» battre mon cœur. Mais l'hôtesse qui tenait
» l'auberge du Tourne-Bride était une digne
» femme; j'aime à croire qu'elle méritait la
» confiance que je lui ai alors témoignée,
» qu'elle s'en sera toujours rendue digne,
» et qu'à mon arrivée au Tourne-Bride tous
» mes vœux seront satisfaits. Tout ceci, ma
» chère amie, doit vous paraître inintelli-
» gible, mais dès que je serai près de vous
» je vous expliquerai ce mystère, et j'aime
» à croire que vous approuverez la conduite
» prudente que j'ai tenue en cette occasion.
» Adieu, je vous embrasse de nouveau;
» dans cinq ou six mois j'espère le faire plus
» réellement. Votre amie,

» Herminie,

» Duchesse de Valousky. »

Tout le monde se regarde alors, et madame de Stainville s'écrie :

« Eh bien, messieurs... que pensez-vous
» de la fin de cette lettre?

» — C'est assez singulier, » dit Daulay

« — C'est fort mystérieux ! » dit Bellepêche.

« — Ce qui me semble très-clair, » dit à son tour d'Aubigny. « c'est que madame » de Valousky a laissé quelque chose à l'au- » berge du Tourne-Bride.

» — Sans doute! mais quel est ce quelque » chose, *objet de ses plus chères affections*, » dont elle eut *tant de peine à se séparer*... » car voilà bien les termes de sa lettre.

» — Ces mots sont bien tendres en effet, » dit madame Darmentière, « cela semblerait » annoncer qu'il s'agit d'une personne qui » la touche de près... mais une personne... » cela se sait... et cette femme qui tient l'au- » berge doit avoir jasé depuis si longtemps.

» — Cette femme est morte ! » dit Daulay, « morte depuis bien des années; c'est » son mari qui tient l'auberge, mais il était » justement absent lorsque madame de Va- » lousky s'est arrêtée chez lui; il nous a » conté cela lui-même, il n'y a pas long- » temps.

» — Mais, » ajoute Bellepêche, « il n'a

» pas dit que la duchesse eût laissé rien de » mystérieux chez lui, il n'en a pas soufflé » mot...

» — C'est que probablement il n'en sait » rien non plus, car maître Gobinard n'est » pas homme à garder un secret; qui sait » si sa femme lui a confié celui-là?... si, » ayant donné sa parole à la duchesse, elle » n'a pas cru devoir emporter ce mystère » dans la tombe.

» — Cela devient excessivement com- » pliqué! » s'écrie Bellepêche en se caressant le menton.

« — Peut-être... peut-être... » dit madame de Stainville; « *l'objet de ses plus chè-* » *res affections*,... qu'elle espère *retrouver à* » *son arrivée*... et c'est là *ce qui fait souvent* » *battre son cœur*... voilà bien ce qu'il y a... » oh! mais plus j'y réfléchis... Quelle lu- » mière vient me frapper !...

» — Je gage que je vous devine, » s'écrie Daulay, « et que nous avons la même pen- » sée !... cette jeune fille abandonnée... dont » on n'a jamais vu les parents... cette petite » Marie... — Justement !...

» — Ma foi, cela m'est venu aussi à » l'idée, » dit d'Aubigny, « mais comment » supposer que pendant dix-sept ans une » mère ait pu rester éloignée de son en- » fant ?...

» — Une mère... son enfant... je ne com- » prends pas du tout, » dit Bellepêche.

» — Moi je comprends fort bien, dit madame Darmentière, « mais, ainsi que » monsieur d'Aubigny, je ne puis concevoir » que l'on se prive aussi longtemps des ca- » resses de quelqu'un que l'on doit chérir.

» — Mais, connaissons-nous les motifs » de la duchesse ?... peut-être des raisons » de famille importantes, majeures... vous » concevez que madame de Valousky, étant » alors veuve... ne pouvait avouer sa fai- » blesse... d'ailleurs voyez encore les termes » de sa lettre : *je vous expliquerai ce mys-* » *tère, et j'aime à croire que vous approu-* » *verez la conduite prudente que j'ai tenue* » *en cette occasion*... la conduite prudente ! » il y avait donc un grand motif... voyez » comme tout semble s'accorder avec nos » conjectures !

» — En effet, » dit le comte, « mais ce » ne sont encore que des probabilités...

» — Qui me semblent des preuves très- » claires, à moi, » dit Daulay, « et d'ailleurs » pour avoir des renseignements plus cer- » tains, pour savoir si les dates, les épo- » ques sont bien les mêmes, il n'y a qu'à » se rendre au Tourne-Bride et questionner » maître Gobinard.

» — Oh! quant à moi, » dit madame de Stainville, « j'avoue que je brûle de tenir la » clef de ce mystère.... Je ne dormirais pas » de la nuit, s'il me fallait rester dans cet état » de doute... Marie serait l'enfant naturel de » la duchesse de Valousky, de mon ancienne « amie...

» — D'une femme qui a 60,000 livres de » rentes au moins! » dit Daulay.

« — Ah! c'est la petite Marie qui serait... » la chose... l'objet... le paquet que la du- » chesse a laissé au Tourne-Bride, » dit Bellepêche qui commence à comprendre.

» —Le paquet! » s'écrie madame de Stainville en haussant les épaules, « mais, mon-

» sieur, relisez donc cette lettre: et voyez s'il
» est question *de paquets!* Il y a *l'objet de*
» *ses plus chères affections.*

» — C'est vrai, il y a cela. Au reste, la
» duchesse pourra en dire plus à son retour
» de Suisse... N'est-elle pas en Suisse en ce
» moment?.... Elle aura voulu monter sur
» le Righi, comme moi... avec un bâton
» ferré....

» — Oh! je n'y tiens plus! « reprend madame de Stainville en se levant, « et si la
» société est assez aimable pour y consen-
» tir... Il n'est pas tard encore; le temps est
» superbe, on va mettre les chevaux à ma
» calèche, et nous allons tous partir pour
» le Tourne-Bride...

» — Bravo! idée charmante! » s'écrie Daulay.

» — Y consentez-vous, madame Darmen-
» tière?... — Moi? mais très-volontiers;
» vous savez bien que je fais tout ce qu'on
» veut. D'ailleurs, cela me procurera le
» plaisir de voir cette petite Marie, cette
» jeune fille dont j'ai déjà entendu parler, et

» j'avoue que je suis curieuse de la con-
» naître.

» — Vous verrez une bien jolie per-
» sonne!... » dit madame de Stainville.

» — Une charmante figure! » s'écrie Daulay, « et puis de la grâce, de la fraî-
» cheur.... Quelque chose enfin qui an-
» nonce qu'elle n'est point née pour la si-
» tuation où elle se trouve...

» — C'est une fort belle fille! » reprend Bellepêche, un beau sang, superbe carna-
» tion... Quand je l'ai vue, elle m'a rappelé les paysannes.... je veux dire les demoiselles de Lucerne... qui sont très-bien aussi!... »

Madame Darmentière ne dit rien, mais ses yeux rencontrent alors ceux de d'Aubigny, et tous deux échangent un sourire qui prouve qu'ils ont en ce moment la même pensée.

Madame de Stainville a déjà quitté le jardin, elle va demander ses chevaux, elle presse ses domestiques, sa femme de chambre; en deux minutes elle a mis un chapeau et un châle : c'était la première fois de sa vie qu'elle passait aussi peu de temps à sa toi-

lette; mais chez les femmes, une passion en fait oublier une autre : ce n'est pas comme chez les hommes, qui en conservent facilement une grande quantité à la fois.

Chacun a vite fait ses dispositions pour ce petit voyage impromptu. Enfin la voiture est prête; on y monte, toujours en se pressant, et l'on donne au cocher l'ordre d'aller le plus vite possible, à condition pourtant qu'il ne versera point.

Pendant tout le trajet, on ne parle que de Marie et de la duchesse de Valousky. En rassemblant ses souvenirs, madame de Stainville se rappelle que son ancienne amie avait eu dans sa jeunesse une passion secrète, un amour malheureux.

« Toutes les femmes ont eu au moins une » passion secrète! » dit d'Aubigny en souriant; « il eût été bien étonnant que cette » belle duchesse fût restée en arrière... D'a» près ce que je vous ai entendu dire d'elle, » je pensais même que madame de Valousky » ne s'en était pas tenue à un seul attache» ment...

» — Oh! mon cher comte, vous êtes tou-
» jours méchant.... vous pensez beaucoup
» de mal de notre sexe! » répond madame
de Stainville en minaudant.

« — J'en pense beaucoup de bien, au
» contraire, et c'est pour cela que je ne
» doute pas qu'une jolie femme n'ait inspiré
» plus d'une passion.

» — Cela prouverait-il, monsieur, qu'elle
» ait été sensible à toutes? » dit madame
Darmentière d'un air presque sévère.

« — Non, madame, non, sans doute...

» — Nous nous éloignons de la question, »
dit Daulay; « ce qu'il est important de sa-
» voir, c'est si la duchesse de Valousky a eu
» des enfants issus de son mariage?

» — Non, elle n'en a pas. — Alors, si
» elle reconnaissait maintenant sa fille natu-
» relle, celle-ci hériterait de sa brillante for-
» tune? — Il n'y a pas de doute. — Quel
» changement de situation pour cette jeune
» fille! — Et quel bonheur qu'elle n'ait point
» épousé quelque rustre, quelque paysan
» avec lequel il aurait fallu qu'elle partageât

» ses richesses... — Il est probable que ma-
» dame de Valousky avait défendu de la ma-
» rier avant son retour... — C'est ce que nous
» saurons tout à l'heure... — Oh ! que je vou-
» drais être arrivée!... Mais allez donc, Du-
» pont, fouettez donc vos chevaux... Nous
» n'avançons pas... »

Maître Gobinard était assis sur le pas de sa porte. En attendant l'arrivée de ses deux amis, Gaspard et Martineau, avec lesquels il vidait tous les soirs quelques bouteilles, l'aubergiste prenait le frais tout en regardant sur la route.

A quelques pas de lui, Petit-Jean rinçait des bouteilles, qu'il rangeait ensuite symétriquement devant la maison, d'où l'on devait les transporter à la cave. De temps à autre, le petit marmiton, s'approchant de son maître, lui mettait une bouteille devant les yeux, en disant :

« J'espère que c'est propre!... Vous ne di-
» rez pas cette fois que je laisse des arai-
» gnées avec le vin ? »

Gobinard regardait, puis se contentait de

faire un signe d'approbation en laissant le petit garçon continuer; car depuis l'aventure de la mélasse, quoique l'aubergiste eût pardonné à son aide de cuisine, il l'avait toujours traité avec une froideur qui ne s'était pas démentie. C'est que, depuis cette aventure, personne de chez madame de Stainville n'était revenu au Tourne-Bride. Gobinard regardait en vain sur la route, et c'était toujours avec un sentiment de tristesse qu'il rentrait dans l'intérieur de son auberge

Marie était dans la salle basse, étendant du linge qu'elle avait lavé le matin. La jeune fille semblait faire son ouvrage sans peine ni plaisir, sans goût ni ennui; ses joues étaient toujours fraîches et roses, ses yeux doux, sa bouche gracieuse; pourtant, en examinant bien Marie, un observateur aurait découvert un sentiment de tristesse caché sous cet air calme et indifférent.

Tout à coup maître Gobinard pousse une exclamation de joie; Marie accourt sur la porte; Petit-Jean suspend son travail.

« C'est elle... je la vois! je la reconnais! » s'écrie l'aubergiste en regardant au loin sur la route.

« — Quoi donc? » demande Marie en s'avançant.

» — Queuqu'il y a? » dit le marmiton.

« — Oui... oui... c'est bien elle... la » calèche de madame de Stainville!... — La » calèche... serait-il vrai?... — Tiens re- » garde toi-même, Marie. — Oh! vous avez » raison... c'est la même voiture que l'autre » fois... et il y a beaucoup de monde de- » dans! je distingue des dames, des mes- » sieurs. — C'est toute la société de madame » de Stainville qui vient ici.... Ah! quel bon- » heur! quel honneur!... ils viennent souper » chez moi! Petit-Jean, je te défends, sous » peine de cent coups de pieds où tu sais » bien, de toucher à la moindre chose dans » la cuisine. — Soyez tranquille! not' maître; » je verrais brûler le rôti... je verrais un » poulet devenir en charbon que je n'y tou- » cherais pas. — A la bonne heure.

» — Mais pourvu qu'ils viennent en effet

» ici, » dit Marie; « s'ils ne faisaient que » passer... s'ils s'en retournaient à Paris... » — Oh! non... cela n'est pas présumable... » Ce n'est pas encore le moment où l'on » quitte la campagne! Je te dis qu'ils vien- » nent souper ici... je vais me surpasser... » Petit-Jean, vite à la cuisine; allume tous » les fourneaux... — Vous me disiez de ne » toucher à rien... — Du feu partout!... » petit drôle... Ah! la voiture s'approche... » je crois qu'on nous voit... Salue donc, » Marie... Ah! mon Dieu! et ces bouteilles » qui encombrent l'entrée de mon auberge... » Petit-Jean! Petit-Jean! »

Le marmiton vient avec un soufflet à la main.

» Ote-moi toutes ces bouteilles... ces ba- » quets... cette eau... Est-ce que le devant » d'une maison doit être obstrué ainsi?... » — C'est vous, not' maître, qui m'avez dit » de rincer les bouteilles neuves là, afin » que... — Point de raison!... je ne veux » pas que l'on me raisonne... Que tout cela » disparaisse avant que cette belle société

» ne descende chez moi! Toi, Marie, un
» coup de plumeau dans la salle... Moi, je
» vais mettre une veste blanche. »

Marie, avant de donner le coup de plumeau, est allée donner un coup d'œil au miroir, et rajuste son petit bonnet. Quant au marmiton, il saisit autant de bouteilles qu'il peut en porter, les emporte en les cognant les unes contre les autres, et marmotte entre ses dents : « si elles sont étoi-
» lées, tant pis!... je n'en réponds plus;
» pourquoi me presse-t-on comme ça? »

Marie a rajusté sa toilette, Gobinard a passé une veste blanche, les bouteilles sont ôtées; il ne reste plus qu'un baquet plein d'eau; mais la calèche a fait du chemin, elle s'approche de l'auberge, elle s'arrête devant, et, tout en se confondant en saluts, maître Gobinard lance des regards furieux à son marmiton, en lui disant : « Ote-moi
» ce baquet. »

Cependant on ouvre la portière de la voiture. Le Comte et Daulay sont bien vite à terre; M. Bellepêche descend le troisième,

mais, au moment où il pose son second pied sur la route, Petit-Jean roule avec le baquet qu'il tenait de ses deux mains, et dont le poids venait de l'entraîner. Malheureusement pour M. Bellepêche, c'est de son côté que tombent baquet et marmiton, et le beau célibataire se trouve bientôt les pieds dans l'eau, éclaboussé jusqu'au menton, et ayant Petit-Jean entre les jambes.

« Ah misérable ! » s'écrie l'aubergiste, en courant tirer Petit-Jean par une jambe, tu » as donc résolu de déshonorer ma maison... » je vais te casser les reins!..... Pardon! » mille excuses, mesdames et messieurs... » une mare d'eau devant ma porte à pré» sent !... c'est désespérant... Attendez, » mesdames... attendez... je vais chercher » une planche pour que vous puissiez passer » à sec...

» — C'est inutile, maître Gobinard, » dit le comte. « nous porterons bien ces dames » jusque sur les marches de votre porte. »

Et déjà d'Aubigny s'est avancé et a pris dans ses bras madame Darmentière, qui se

disposait à descendre. Daulay en fait autant pour madame de Stainville, tandis que M. Bellepêche s'essuie la figure et le pantalon, en disant : « Je suis trempé... heureuse-
» ment qu'il ne fait pas froid... mais c'est
» toujours très-désagréable. »

La société est entrée dans l'auberge, où c'est de Marie qu'elle s'occupe d'abord. Madame de Stainville court à la jeune servante ; elle lui prend la main, l'attire vers elle et l'embrasse, en s'écriant :

« Bonjour, Marie, bonjour, ma chère
» enfant... ah ! qne je suis contente de te
» revoir... La voilà, madame Darmentière,
» cette charmante fille dont je vous ai parlé
» si souvent... Trouvez-vous maintenant que
» mes éloges aient été exagérés ?

» — Mademoiselle est fort bien, » répond madame Darmentière, en considérant la la jeune fille.

« — Je présente mes salutations à made-
» moiselle Marie, » dit Daulay en saluant d'un air gracieux la fille d'auberge.

« — Je prie mademoiselle Marie d'agréer

» l'expression de mes hommages ; » dit respectueusement Bellepêche, tout en continuant de se frotter les jambes avec son mouchoir.

La jeune fille est tout interdite, toute confuse de se voir l'objet des attentions, des politesses de toute la société ; elle n'y comprend rien ; elle salue à droite et à gauche, en regardant chacun, comme pour s'assurer si l'on ne se moque pas d'elle. Puis ses regards s'arrêtent sur d'Aubigny, qui seul a conservé avec elle le même ton qu'autrefois, et lui a dit seulement : « Bonjour, » Marie, bonjour, ma belle enfant.

» — Mesdames et messieurs, » dit Gobinard en s'approchant, son bonnet de coton à la main, « je vais vous préparer un sou- » per, qui, je l'espère, vous fera oublier la » bévue de mon marmiton ; car on a dû vous » dire que ce fut par sa faute que mes filets de soles...

» — Oui, oui, Gobinard, nous savons » tout cela, et nous vous tenons pour un » excellent cuisinier, » dit madame de Stain-

ville, « mais ce n'est pas de souper qu'il » s'agit en ce moment. Une affaire bien im- » portante nous amène ici... Conduisez-nous » dans la chambre où nous avons dîné.... » Venez avec nous.... nous voulons vous » parler... à vous seul d'abord. Marie, reste » là... ne t'éloigne pas, ma chère amie; nous » reviendrons bientôt près de toi. »

Gobinard ouvre de grands yeux, il est tout aussi surpris que Marie, cependant il se hâte de monter l'escalier, fort curieux de savoir ce que l'on peut avoir à lui dire en secret. Quant à Marie, elle reste dans la salle, inquiète, interdite, et fort impatiente aussi de savoir ce que tout cela signifie.

Lorsque la société est dans la chambre au premier, les dames s'asseyent, et Gobinard attend qu'on lui dise de quoi il s'agit. C'est madame de Stainville qui porte la parole, et elle tient à sa main la lettre de la duchesse de Valousky.

« Mon cher Gobinard, vous avez eu » l'honneur de loger ici... il y a dix-sept ans » et demi, madame la duchesse de Va-

» louski ?... — Oui, madame... je puis » vous certifier que c'est la vérité... C'est » dans cette chambre qu'elle coucha... — » Nous savons parfaitement que vous ne » nous en avez point imposé. Où étiez- » vous à cette époque ? — A la Guade- » loupe, pour recueillir un héritage : c'est » ma femme qui tenait mon auberge... » — Et quand vous revîntes, en vous par- » lant de la duchesse, votre femme vous » parla-t-elle d'un objet bien cher que celle- » ci lui avait confié en secret ; répondez- » nous avec franchise, Gobinard, vous » allez voir bientôt par cette lettre que je » viens de recevoir de mon amie Herminie » de Valouski, que nous possédons toute » sa confiance, et que vous n'avez rien à » craindre en nous confiant tout.

» — Ma foi, madame, » dit Gobinard d'un air étonné, « je puis bien vous cer- » tifier que voilà la première fois que j'en- » tends dire que cette duchesse a laissé » quelque chose de précieux chez nous. » Nous sommes d'honnêtes gens, je vous

» prie de le croire, et quand on laisse le
» moindre objet chez nous, on le retrouve.
» — Assez ! mon cher Gobinard, nous
» ne doutons pas de votre probité... Vous
» n'étiez pas dans le secret, je le vois...
» Écoutez maintenant cette lettre que m'é-
» crit madame de Valouski, et pesez-en
» bien toutes les paroles. »

Madame de Stainville lit à l'aubergiste la lettre de la duchesse. Gobinard est tout oreille, mais quand la lecture est finie, il s'écrie : « J'ai beau me creuser la tête... je n'y
» comprends rien... *Un objet ben cher...* Ma
» femme, en qui on a eu confiance... Je me
» donne au diable pour démêler tout ça...
» — Peut-être allez vous bien vite com-
» prendre maintenant, » dit Daulay.
« Quand vous revîntes de votre long
» voyage, que trouvâtes-vous de plus
» dans votre maison ?...
» — Ce que je trouvai... mais dame, la
» maison était toujours la même... Ah ! si
» fait ! tiens ! je n'y pensais plus, moi, je
» trouvai la petite Marie... qui alors pouvait

» avoir un an au plus... et dont ma femme
» avait pris soin...

» — Et cette petite fille comment...
» par qui avait-elle été confiée à votre
» femme ?...

» — Par qui ? Ma foi, ma femme me
» dit que... »

L'aubergiste s'arrête comme frappé d'une idée subite, et regarde tout le monde, en s'écriant :

« — Ah ! mon Dieu !... est-ce qu'il serait
» possible... Marie... cet enfant inconnu...
» ce serait... — Ah ! vous nous comprenez
» à présent, » dit madame de Stainville. —
« Ah ! mais !... j'en reviens pas, moi...
» Comment ! Marie... Ah ! je ne sais pas où
» j'en suis !...— Allons, Gobinard, calmez-
» vous et rappelez-vous bien tout ce que
» votre femme vous dit alors... — Oui,
» madame... oui... Elle me dit qu'une
» pauvre femme était venue ici avec cet
» enfant... Ah ! mon Dieu !... puisqu'elle
» lui avait remis Marie... en lui laissant un
» sac de six cents francs...

» — Six cents francs... une pauvre femme,
» dit Daulay, « voyez comme tout cela
» était peu vraisemblable.... » — Oh ! cer-
» tainement que ça n'était pas vraisembla-
» ble..... et même j'avoue qu'alors ça me
» parut bien singulier aussi. — Vous dit-
» elle le nom de cette femme qui lui avait
» confié son enfant ?.... — Rien !... elle ne
» le savait pas... et chaque fois que je reve-
» nais sur ce sujet, je me rappelle que
» ma femme devenait embarrassée, qu'elle
» changait la conversation.. Du reste, elle
» eut toujours pour Marie la plus tendre
» amitié !.... Elle ne lui refusait rien, elle
» lui achetait tout ce que la petite paraissait
» désirer.

» — C'est qu'il est bien probable, » re-
prend Bellepêche, « que madame la duchesse
» de Valouski avait laissé une forte somme
» à votre femme, pour qu'elle eût grand
» soin de la petite. On vous a dit à vous
» six cents francs pour ne pas vous donner
» de soupçons...

» — Comment ? il se pourrait, » s'écrie

Gobinard, « Marie serait l'enfant d'une
» duchesse!... Ah! mon Dieu? et moi qui
» lui ai fait éplucher de la salade et hacher
» du persil!....

» — Calmez-vous, mon cher Gobinard;
» voyons, maintenant, pour achever de
» lever tous nos doutes, n'auriez-vous pas
» encore ici quelque garçon... quelque ser-
» vante qui étaient employés dans cette
» maison près de votre femme à l'époque
» où ces événements arrivèrent... Si vérita-
» blement une autre femme que la duchesse
» de Valouski a amené ici la petite Marie,
» on l'aura vue, aperçue cette femme; car
» enfin elle ne s'était pas rendue invisible
» elle et son enfant!...

» — Attendez donc... il y a quelqu'un qui
» pourra nous dire comment tout cela s'est
» passé...! car en fait de servantes alors,
» nous n'en avions qu'une qui est morte....
» Mais Gaspard, qui travaillait ici, à mon
» jardin... et qui prenait tous ses repas chez
» nous..... Gaspard est le seul qui puisse
» éclaircir cette histoire...

» — Gaspard... le marchand de prunes? » dit le comte en souriant ;... eh mais vraiment, nous avous l'honneur d'être de sa » connaissance.

» — Ah ! dame l c'est un gaillard qui n'est » pas bête ! » reprend l'aubergiste, « mais il » faut quelquefois lui arracher les paroles » comme si c'était des sous.

» — Et cet homme, où est-il ?.. ne pour» rions-nous le voir ? » demande madame de Stainville.

« — Oh ! mon Dieu, ça n'est pas dif» ficile il vient ici tous les soirs, peut» être maintenant est-il arrivé et se repose» t-il en bas... »

Maître Gobinard ouvre la porte, s'avance sur l'escalier et se met à crier d'une voix de Stentor :

« Gaspard... es-tu là ?

» — Eh ben, oui, je suis là ! » répond une voix rauque, que la société n'a pas de peine à reconnaître. — « Alors, monte ici... » monte tout de suite... c'est pressé... on » veut te parler. »

On ne tarde pas à entendre les sabots du paysan sur les marches de l'escalier. Gaspard monte sans presser son pas, et, arrivé devant la porte de la chambre, il s'écrie :

« Eh ben ! quoi que t'as donc, Gobinard ?
» est-ce que le feu est dans ta culotte ?...
» c'est pas moi qui l'éteindrai, d'abord.

» — Gaspard, prends donc garde... fais
» un peu attention devant qui tu parles, ne
» vois-tu pas qu'il y a ici des personnes...
» considérables ? — Oh ! que si ! oh ! que si !
» Pardine ! je la reconnais ben la société...
» je lui ai vendu de la reine-claude violette...
» il y a pas ben longtemps... Salut, messieurs,
» mesdames, la compagnie.

» — Entrez... entrez donc, monsieur Gas-
» pard, » dit Daulay en prenant pour la première fois un air poli avec le paysan.

« — Est-ce que vous avez besoin de
» moi ? » dit Gaspard en regardant tout le monde.

« — Oui, brave homme, » dit madame de Stainville, « nous désirons obtenir de vous
» des renseignements bien importants.

» — Il s'agit de Marie ! » s'écrie Gobinard, « de cette pauvre Marie... qui se trouve » être une grande dame... nous avons dé» couvert ce secret !...

» — Que diable me chantes-tu là ? » répond Gaspard en regardant l'aubergiste avec surprise.

« — Maître Gobinard, laissez-moi expli» quer l'affaire à ce brave homme, « reprend madame de Stainville, « je ne lui demande » qu'un peu d'attention.

» — Oh ! de l'attention tant que vous » voudrez ! ça coûte pas cher, ça. — N'avez» vous travaillé dans cette maison à l'épo» que où M. Gobinard était en voyage ?... » — Oui... j'ai travaillé au jardin pendant » un mois, six semaines, tous les jours. — » Étiez-vous ici lorsqu'une dame, que l'on » nommait madame la duchessse de Valousky » vint y loger quelque temps ?... — Oui... » oui... c'est justement alors que j'y étais ; » je me la rappelle aussi vot'duchesse ! c'était » une dame qu'était toute parée, toute fa» raude, quoi... et ben jolie toute de même !...

» — Fort bien. La duchesse fut malade
» ici, dit-on... quelle était sa maladie ?... —
» Ah ! j'en sais rien !... je suis pas médecin,
» moi. — La duchesse resta ici quelques
» jours ? — Dame, oui... — Qui est-ce qui
» la soigna ? — La maîtresse de l'auberge,
» madame Gobinard entrait seule dans sa
» chambre... Oh ! elle avait ben soin d'elle. —
» Et la petite Marie, cet enfant que l'on dé-
» posa ici... on ne sait comment, avait-elle été
» amenée ici avant l'arrivée de la duchesse ?...
» Rappelez-vous bien : ce point est décisif. »

Gaspard regarde avec étonnement madame de Stainville, il est quelque temps sans répondre; et dit enfin :

« Non... non... alors... on n'avait pas en-
» core ici la petite Marie !...

» — Plus de doute ! » s'écrie Daulay, « c'est
» la fille de la duchesse !

» — C'est une duchesse !... Marie est une
» princesse ! » crie Gobinard en jetant son bonnet au plafond.

« — Comment !... Marie ?... je ne vous
» comprends pas, » dit Gaspard, « qui

» peut vous faire penser que l'enfant dont » on ne connaît pas les parents soit fille de » cette grande dame.

» — Cette lettre, » dit madame de Stainville, « cette lettre que m'écrit la duchesse » de Valousky... tenez... tenez... lisez... » de là...

» — Oh ! pas pus de là que d'ailleurs, » vu que je ne sais pas lire. — Eh bien ! » écoutez, alors... écoutez bien. »

Madame de Stainville fait encore une fois la lecture de la lettre de la duchesse. Gaspard écoute avec beaucoup d'attention; et, pendant cette lecture, l'expression de sa physionomie annonce tout l'intérêt qu'il y prend.

Lorsque madame de Stainville a cessé de lire, Daulay va frapper sur l'épaule de Gaspard en lui disant : « Eh bien !... pouvons-» nous douter à présent que cet objet si » cher... cet objet des plus tendres affections » de la duchesse, ne soit l'enfant qu'elle a » laissé en ces lieux ? »

Gaspard semble réfléchir; il garde long-

temps le silence; enfin il s'écrie : « C'est » drôle tout de même !...

» — Mais, » dit d'Aubigny, « vous avez » oublié de faire à maître Gaspard la ques- » tion la plus essentielle : c'est de savoir s'il » a vu cette autre femme qui a soi-disant » apporté ici la petite Marie. . et si ce per- » sonnage n'est point simplement inventé » pour cacher la vérité.

» — Ah ! oui, » dit l'aubergiste, « l'autre » femme... enfin celle qui a soi-disant confié » son enfant à ma défunte, avec un sac » d'écus de six cents francs, et dont on ne » sait ni le nom ni l'adresse... dont on n'a » jamais entendu reparler depuis?...Voyons, » Gaspard, toi qui travaillais ici ; toi qui, » depuis que je tiens cette auberge, n'as » point passé un seul jour sans y entrer, » tu as dû voir cette femme qui se disait la » mère de Marie ?

» — Je n'ai jamais aperçu la femme aux » six cents francs ! » répond Gaspard, « et personne dans le village ne l'a vue plus » que moi.

» — Oh ! maintenant, » dit madame de Stainville, « je n'ai plus le moindre doute, » Marie est la fille de la duchesse.

» — Ce qu'il y a de sûr, » dit Gaspard, » c'est qu'il faut ben que c'te jeune fille soit » l'enfant de quelqu'un. Mais c'te duchesse » qui vous a écrit... où est-elle, à c't'heure ?

» — Encore en Italie ; mais dans quelques » mois elle reviendra, elle sera de retour... » il lui tarde de voir, d'embrasser son en- » fant... Oh ! mais moi aussi il me tarde d'em- » brasser Marie, maintenant que je n'ai plus » de doutes... que je suis certaine qu'elle est » la fille de mon amie... Venez, messieurs, re- » tournons près de cette chère enfant que nous » allons sur-le-champ emmener avec nous...

» — Bah ! Vous voulez emmener Marie ? » dit Gaspard.

» — Si je le veux ! » s'écrie madame de Stainville, « la fille de mon amie, l'enfant » de la duchesse de Valousky resterait plus » longtemps servante d'auberge, lorsque » moi je connais sa naissance... Ah ! pouvez- » vous le penser...

» — Non, non! cela ne se peut plus! » dit Daulay... « Cette aimable enfant ne doit » plus habiter ici.

» — Cela n'aurait pas le sens commun de » l'y laisser, » reprend Bellepêche en essuyant encore son pantalon. « Ma foi! au fait, » emmenez-là... Vous avez raison, » dit Gaspard. « Je suis ben sûr qu'elle ne deman- » dera pas mieux d'abord!

» — Ce n'est pas, mon cher Gobinard, » que je ne rende pleine justice à tous les » soins que vous avez eus pour Marie, » reprend madame de Stainville. « Oh! vous » vous êtes parfaitement conduit, et même, » ignorant sa naissance, il y a eu de votre » part noblesse et générosité...

» — Oui! il y eu tout cela! » dit Bellepêche. « Vous êtes un généreux traiteur.— » Croyez bien aussi, Gobinard, que la du- » chesse saura tout cela... qu'elle connaîtra » ce qu'elle vous doit; et attendez-vous à » recevoir à son retour une récompense » magnifique.

» — Oh! oh! dit maître Gobinard, »

dont les narines se gonflent de plaisir et d'orgueil... « vous croyez... j'aurai une » magnifique récompense de cette du- » chesse... que je ne connais pas ?

» — Oui... ça pourra ben te venir !... » dit Gaspard. « Dame ! on ne sait pas !... on » a vu des choses pus extraordinaires.

» — Voilà déjà une aventure qui l'est dia- » blement ! » dit le comte en riant. « Qu'en » pensez-vous, madame ? »

Cette question s'adressait à madame Darmentière qui avait pris peu de part à toute la discussion et s'était jusqu'alors contentée d'écouter.

» — Ce que je pense, monsieur ? » répond-elle ; « en vérité, je trouve, comme » vous, que tout ceci a l'air d'un roman. » Certainement, je ne puis qu'approuver tout » le bien que madame de Stainville prétend » faire à la jeune Marie ; cependant, il me semble que si la duchesse de Valousky laisse » son enfant... (dans le cas toujours où ce » serait son enfant) si, dis-je, elle la laisse » dans cette auberge, c'est que probable- » ment elle pense qu'elle y est bien !...

» — Mais, ma chère amie, » dit madame de Stainville, « ne voyez-vous pas que des » circonstances graves, impérieuses ont » forcé la duchesse à ce mystère... Elle-» même nous le dit dans sa lettre... Voulez-» vous que je vous la relise... — Oh! je vous » remercie, je la sais par cœur. — Moi, je » ne doute pas que Marie ne soit un enfant » naturel de mon amie..... enfant qu'elle » reconnaîtra ou adoptera à son retour... » Ces mots de sa lettre : « *Objet de mes plus* » *chères affections.* » — Je me rappelle par-» faitement toutes ces expressions. — D'après » cela, je suis sûre d'être tendrement remer-» ciée par la duchesse, lorsqu'elle saura que » j'ai pris sa chère Marie avec moi, et que » je me suis appliquée à la rendre digne de » figurer dans le monde nouveau qui l'at-» tend. Certainement je ne vais pas, de moi-» même et sans y être autorisée, présenter » Marie dans le monde comme la fille de » madame de Valousky... ce serait une grande » indiscrétion de ma part... ce secret restera » entre nous... et je compte sur le silence » de ces messieurs.

»—Nous serons muets! » dit Daulay.

«—Moi, je ne me suis jamais compromis » en parlant, » dit Bellepêche, « j'ai même » poussé cela très-loin. — Monsieur Gobi- » nard, je vous engage aussi à être discret, » jusqu'au retour de la duchesse!

» — Soyez tranquille, madame... je com- » prends l'importance.... l'urgence.... d'ail- » leurs Gaspard me connaît, et...

» — Lui! » dit Gaspard. « Oh! pardi, » c'est le tambour du pays!... il remplace la » petite poste.

»—Mais c'est assez discourir, messieurs; » allons retrouver cette chère Marie. »

Madame de Stainville et sa société redescendent vivement dans la grande salle où Marie était restée seule, cherchant à deviner ce que l'on pouvait avoir à dire à M. Gobinard, et pourquoi on lui avait fait tant de caresses.

L'étonnement de la jeune fille redouble lorsque, au retour de la société, elle voit madame de Stainville accourir à elle, la presser dans ses bras en lui donnant les noms les

plus doux ; M. Daulay rester comme en extase en la regardant ; M. Bellepêche tirer son mouchoir d'un air attendri, et maître Gobinard l'aborder avec respect, son bonnet de coton à la main.

« Mais qu'ai-je donc fait ?... Que signifie » tout cela ?.... » demande Marie tout émue.

« — Ma chère enfant, dit madame de Stainville, « j'ai découvert le secret de ta » naissance... je connais ta mère...

» — Il se pourrait !... Ah ! madame... » daignez me dire...

» —Je ne puis encore te la nommer. Qu'il » te suffise maintenant de savoir qu'elle a » un grand nom, de la fortune... que tu es » appelée à gouter dans le monde l'existence » la plus heureuse, et qu'en attendant le re- » tour de ta mère.... qui n'est point en ce » pays, je vais t'emmener, te garder avec » moi, te traiter comme ma fille... comme » mon amie, veux-je dire, et te rendre » enfin digne du sort qui t'attend.

» — Ah ! madame !... comment ! je vais

» aller dans le beau monde... il serait pos-
» sible!....

» — Tu es une duchesse!... « dit à demi-voix Gobinard, en tortillant son bonnet de coton dans ses doigts.

« — Je suis... comment avez-vous dit ?... — Rien, rien, reprend madame de Stainville, en jetant sur l'aubergiste un regard sévère. « Tu es l'enfant de quelqu'un que j'aime
» et, je te le répète, tu ne me quitteras plus
» jusqu'à ce que tes parents viennent te ré-
» clamer...—Ah! madame, que je suis heu-
» reuse!.... Aller avec vous.... Que je suis
» contente!

» J'étais ben sûr qu'elle ne tiendrait pas à
» l'auberge! » dit Gaspard en allant s'asseoir devant une table.

« — Allons, Marie, fais tes adieux à ce
» bon M. Gobinard, qui a eu bien soin de
» toi, sans savoir le secret de ta naissance,
» et viens avec nous....

» —Comment, madame... est-ce que vous
» m'emmenez tout de suite?...—Oui, Marie,
» sur-le-champ... dans ma voiture.... Nous

» nous serrerons un peu... Mais où je serai » il y aura toujours une place pour toi.

» — Ah! madame, que vous êtes bonne... » mais c'est que.. je n'avais pas préparé mes » effets... permettez-moi d'aller faire un petit » paquet.... je vais me dépêcher.

» — Cela est inutile, ma chère enfant; à » quoi bon emporter des effets que tu ne dois » plus porter !... Crois-tu donc que chez » moi tu garderas ce costume ?...... Tu » vas vivre dans le monde... dans le grand » monde même; il faut que ta toilette ré- » ponde à ta nouvelle position : mais, sois » tranquille, j'ai chez moi de quoi faire de » toi une charmante demoiselle...

» — Quoi! je vais avoir de belles robes » aussi!... Ah! quel plaisir!... Quand vous » voudrez partir alors.... Je suis toute prête, » madame.... »

Et la jeune fille court déjà vers la porte, elle va s'élancer dans la voiture sans dire adieu à Gobinard, qui, le bonnet à la main, semble attendre d'elle une parole d'amitié.

» Eh bien! Marie, dis donc adieu à ce

» bon M. Gobinard, » reprend madame de Stainville en arrêtant la jeune fille.

« — Oh! elle est reconnaissante comme » un vrai chat! » murmure Gaspard en jouant avec un couteau.

« — Ah! pardon, madame... c'est vrai.... » c'est que je suis troublée... Adieu, mon- » sieur Gobinard...

» — Ma chère Marie...., mademoiselle, » veux-je dire..., certainement... je suis bien » flatté... Si je vous ai employée quelquefois » à de gros ouvrages, c'est que je ne savais » pas;... car si je l'avais su... Enfin, mam- » selle Marie, j'espère que vous n'oublierez » pas tout-à-fait cette maison... et ceux qui » l'habitent... »

L'aubergiste fait alors un mouvement pour embrasser la jeune fille; mais, se reprenant, il se contente de lui prendre la main qu'il porte humblement à ses lèvres, et Marie lui abandonne sa main, comme si elle était accoutumée à ces marques de respect.

« Comme cette jeune fille sent déjà sa

» dignité! » dit Daulay. « Oh! elle prendra » vite les manières de la bonne compa- » gnie!...

» — Cela fera une bien jolie petite du- » chesse! » murmure Bellepêche. — Allons, » messieurs, partons. »

A ces mots madame de Stainville, d'Aubigny et madame Darmentière se dirigent vers la voiture; Daulay et Bellepêche voudraient offrir la main à Marie, mais sa nouvelle protectrice leur épargne ce soin en emmenant elle-même la jeune fille. Celle-ci fait encore un signe d'adieu à Gobinard, puis elle aperçoit Gaspard dont les yeux sont attachés sur elle; mais alors elle détourne bien vite la tête et double le pas, car les regards du paysan sont, comme de coutume, malins et railleurs, et Marie éprouve un secret dépit de n'y voir aucun respect pour sa nouvelle fortune.

On remonte en voiture : Marie est placée entre les deux dames; les trois messieurs sont en face d'elle; le cocher fouette ses chevaux, on part, et la jeune fille a peine

à supporter la joie qu'elle éprouve d'aller en calèche avec des gens du grand monde qui la traitent comme leur égale.

L'aubergiste a regardé rouler la voiture tant qu'il a pu l'apercevoir; puis alors il rentre dans la salle et se jette sur une chaise en s'écriant :

« Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qui aurait » dit cela?... Ah!... ouf! Ah! mon Dieu!

» — Et ben! est-ce que tu vas te trouver » mal, toi? » dit Gaspard.

« — Non... mais j'avoue que cette aven- » ture m'a tout remué... tout bouleversé... et » puis enfin... cette jeune fille... que je re- » gardais comme mon enfant... que j'avais » vue grandir sous mes yeux... la voir partir » si vite... ça me... »

Gobinard tire son mouchoir et le passe sur ses yeux.

« — Eh ben... eh ben! ne vas-tu pas » pleurer, toi... Est-ce que Marie a pleuré » en te quittant?... est-ce qu'elle a témoigné » le moindre regret de s'en aller?... — Non » c'est vrai!... mais écoute donc, passer de

» l'état de servante d'auberge à celui de
» grande dame... il y a bien de quoi tourner
» la tête à une jeune fille... — Quand la tête
» tourne si vite, c'est que le cœur n'est pas
» ben lourd !... Moi, je crois qu'il y a des
» jeunes filles qui, pour des toilettes et
» de beaux affiquets, n'auraient pas quitté
» comme ça leur père adoptif... tandis que
» celle-ci t'a planté là comme un paquet. Je
» ne suis qu'un paysan... un grand bêta, à
» ce que dit Martineau, mais je pense que
» dans ce monde, il ne faut aimer que ceux
» qui nous aiment... ça n'est pas encore ben
» fatigant, vois-tu. Buvons une bouteille,
» ça dissipera les nuages !...

» — Tu as raison... Petit-Jean, va nous
» chercher du vin... Et puis après tout...
» c'est très-flatteur pour moi d'avoir élevé
» une petite duchesse... Et peut-être bien...
» comme a dit madame de Stainville, que
» j'en serai grassement récompensé. »

L'aubergiste allait déboucher la bouteille que son garçon venait d'apporter, lorsque le professeur d'écriture entre dans la salle.

« *Salutem omnibus !* » dit M. Martineau.
« —Ah ! venez donc ! arrivez donc ! » s'écrie Gobinard. « Ah, mon cher monsieur Marti-
» neau ! nous avons bien du nouveau ici!... »

Le professeur tourne la tête, regarde de tous côtés et répond : « *Quid novi ?* Je ne
» vois pas le moindre changement dans
» cette salle.

» — Il ne s'agit pas de cette salle ! c'est
» Marie... Vous savez bien, ma servante...
» je veux dire cet enfant sans père... c'est
» la fille d'une duchesse... c'est l'enfant de
» cette grande dame de Valousky, qui a
» logé ici jadis... Madame de Stainville a
» découvert le mystère de sa naissance...

» — Il me semble aussi qu'elle t'avait dit
» de garder le secret là-dessus » dit Gaspard.

« — Le secret ? pour des étrangers, bon,
» mais avec M. Martineau, c'est bien diffé-
» rent... Oui, mon ami, Marie est partie...
» Madame de Stainville l'a emmenée... il
» n'y a qu'un moment... et dans sa calèche,
» à côte d'elle... et de sa belle société...
» Ah ! Martineau ! quel événement !...

» — Ha çà.... comment ?.... Est-ce que » vous parlez sérieusement ? » dit le professeur, « quoi... Marie.... votre servante.... » Allons, vous voulez rire ? »

Gobinard s'empresse de raconter au professeur tout ce qui vient de se passer, en lui rapportant les termes de la lettre de madame de Valousky, et il termine son récit en assurant que Marie doit avoir un jour un million de revenus.

M. Martineau a écouté avec la plus grande attention, et lorsqu'il voit que tout est bien réel, lorsqu'il entend dire que la jeune Marie sera bientôt reconnue par sa mère, la duchesse de Valousky, le professeur frappe des pieds avec désespoir, et fait mine de s'arracher les cheveux en s'écriant:

« — Ah, malheureux !.. sot que je suis !.. » Une duchesse !... et moi qui ai refusé de » l'épouser !

» — C'est ma foi vrai ! » dit Gaspard en riant aux éclats, « vous auriez été duc ni » plus ni moins ! ça vous apprendra à faire » tant vot'renchéri !

» — Oh ! que c'est heureux ! » dit à son tour Gobinard, « que c'est heureux que » vous ayez refusé !... Je vous aurais donné » la fille de la duchesse de Valousky, quand » sa noble mère serait venue la réclamer, » elle l'aurait trouvée maîtresse d'école !... » Je m'en serais pendu de désespoir ! — » Qu'est-ce à dire, maître Gobinard ?... Je » vous trouve plaisant !.... Est-ce que mon » alliance est à mépriser ? — Votre alliance !. » parbleu ! vous êtes un honnête homme, » je le sais bien, mais vous ne valez pas » une duchesse. — Je vaux,...... je vaux...... » Vous êtes un impertinent, vous m'insul- » tez !... — Vous êtes fou !... vous ne savez » pas ce que vous dites ! — C'est vous qui ne » savez pas ce que vous faites ! Quand on » a une duchesse chez soi, on doit s'en » apercevoir, et on ne lui fait pas laver la » vaisselle !.... — Taisez-vous !.... monsieur » Martineau, ou je vais vous manquer de » respect !...

» — Allons ! allons ! » dit Gaspard en se mettant entre les deux hommes... « est-ce

» que ce n'est pas fini?... Vous avez man-
» qué de vous battre une fois pour Marie...
» que vous refusiez, vous, Martineau; vous
» voulez vous battre maintenant de colère
» de l'avoir refusée... Comment! deux an-
» ciens amis... se quereller pour une petite
» fille qui ne pense déjà plus à ce village!...
» Qu'elle soit duchesse, princesse ou ser-
» vante d'auberge... laissez-la faire son che-
» min!... Elle n'aurait pas voulu voyager avec
» aucun de nous!... eh ben, adieu, bonne
» chance!... nous verrons la suite!... Voilà
» trois verres pleins, buvons... et trinquez
» ensemble... Allons, sacre bleu! je veux
» qu'on trinque, où je me fâche aussi! »

L'aubergiste et le professeur qui se sont calmés, avancent doucement la main près du verre qu'on leur présente; ils le prennent, et trinquent avec Gaspard, mais sans lever les yeux.

« — A la santé de Marie! » dit maître Gobinard d'une voix émue.

« — Non, à la santé de Pierre! d'abord, » s'écrie Gaspard en élevant son verre, « à

» la santé de ce pauvre garçon qui aimait
» Marie, et qui s'est fait soldat parce qu'elle
» n'a pas voulu de lui.

» C'est encore fort heureux, » murmure l'aubergiste; mais cette fois il fait cette réflexion si bas que personne ne peut l'entendre. Après plusieurs rasades, la querelle semble entièrement terminée, et le professeur choque son verre contre celui de Gobinard. Cependant la réunion ne se prolonge pas longtemps, car chacun des trois hommes était trop préoccupé des événements de la soirée, pour être en train de causer.

Gaspard est retourné chez lui, et M. Martineau se dirige aussi vers sa modeste retraite; mais cette fois c'est en soupirant. Il murmure de temps à autre, le long de son chemin :

O Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville!

Mais il s'interrompt en se disant: « Quel
» dommage! j'aurais eu pour femme une
» petite duchesse! »

CHAPITRE V.

Nouvelle position. — Nouvelles séductions.

Marie est arrivée chez madame de Stainville; la soirée étant déjà avancée, on ne s'occupe que de la loger convenablement, et ce n'est que le lendemain qu'elle changera de toilette. Marie voudrait déjà être à ce moment, car pour une jeune fille, le plus grand avantage de la fortune est de pouvoir porter de belles robes.

Madame de Stainville fait disposer une jolie chambre pour sa nouvelle locataire, et elle choisit cette pièce tout contre son appartement, en femme qui a de l'expérience; elle sent qu'une jeune et charmante fille ne doit pas occuper un appartement

isolé, surtout dans une maison habitée souvent par des hommes. Madame de Stainville veillera sur Marie, d'abord parce qu'elle veut la présenter pure à la duchesse de Valousky, ensuite parce qu'elle ne se soucie pas qu'elle lui enlève ses conquêtes.

Marie est donc installée dans une jolie chambre, où une dame du monde ne trouverait que le nécessaire, mais qui semble à la jeune fille un palais somptueux. Son changement de situation a été si vif, si prompt, qu'en se déshabillant, pour se mettre dans un lit moëlleux, entouré de mousseline et de soie, Marie s'écrie : « Ah!
» si c'est un rêve que je fais, puissé-je ne
» jamais me réveiller!... »

Mais au réveil, la nouvelle fortune est restée, et Marie aperçoit sur une causeuse, devant son lit, plusieurs robes et tout ce qu'il faut pour sa toilette. La veille au soir, madame de Stainville avait choisi dans sa garde-robe ce qu'elle pourrait donner à Marie, avant qu'une couturière s'occupât d'elle.

La taille de cette dame était à peu près la

même que celle de la jeune fille; d'ailleurs, sa femme de chambre, fort intelligente, pouvait corriger ce qui n'allait pas.

En voyant les robes qui lui sont destinées, Marie pousse un cri de joie; elle saute dans son lit, puis de son lit saute dans la chambre, va tout examiner, et se met à danser en chemise avec les robes sur ses bras, en s'écriant: « Ah! que c'est joli!
» Ah! que je vais être belle avec cela!...
» Ah! que je suis contente!... »

Tout à coup elle entend du bruit dans l'escalier. Honteuse de ce qu'elle vient de faire et craignant d'avoir été vue dansant en chemise dans la chambre, Marie rejette les robes sur un meuble et court se refourrer dans son lit, en faisant monter la couverture jusque sur son nez.

On ouvre doucement la porte. C'est la femme de chambre qui se présente, en disant à demi-voix: « Mademoiselle est-elle
» éveillée?... veut-elle que je l'habille? »

Marie sort son nez de dessous sa couverture et répond :

« Vous êtes bien bonne, mademoiselle,
» mais je m'habillerai bien toute seule...
» — Oh ! non, mademoiselle, pas aujourd'hui, car il faut que je voie comment ces robes vont vous aller, et ce qu'il faudra y changer. — Alors, je me lève... nous allons voir cela tout de suite. »

Et Marie saute de nouveau hors de son lit. La femme de chambre l'habille, en faisant ses remarques et plaçant des épingles.

« Ce côté ne va pas, mademoiselle... cela plisse trop du devant... c'est guindé par derrière... cette manche est trop large...

» — Mais non ! je vous assure que cela va très-bien ! » s'écrie Marie en se regardant dans une glace. « Oh ! non, mademoiselle... je ne veux pas que vous soyez mal habillée... ce serait dommage, vous êtes si bien faite. — Vous me flattez, mademoiselle ! — Je ne dis que la vérité... Essayons une autre robe... Demain celle-ci ira, je ferai les petits changements nécessaires, ce n'est rien ; et puis, les personnes bien faites sont beaucoup plus

» faciles à habiller... au moins il ne vous
» faut pas de triples ouates de coton sur les
» hanches... et dix aunes d'étoffe dans votre
» jupon de dessous pour vous faire une tour-
» nure... — Comment ! est-ce qu'il y a des
» femmes qui portent des jupons de dix
» aunes?... — Ah ! je crois bien ! et au-
» tre chose encore... Attendez, en voici une
» qui va mieux. »

Marie trouve toujours que la robe va bien, car elle voudrait déjà que sa toilette fût terminée, afin de pouvoir descendre et paraître devant la société dans sa nouvelle tenue. Au milieu des événements de la veille et du trouble de ses esprits, il y a pourtant un secret sentiment qui a doublé la joie qu'elle éprouvait de son changement de position : c'est ce sentiment qui la faisait regarder tristement sur la route, pour voir si la calèche de madame de Stainville se montrait, et qui l'a fait rougir de plaisir la veille en l'apercevant ; c'est encore lui qui faisait que, dans la voiture, Marie baissait souvent les yeux de crainte de rencontrer

ceux du comte d'Aubigny. Pourtant le comte est celui qui lui a témoigné le moins d'empressement en sachant qu'elle n'était plus servante d'auberge; tout occupé de madame Darmentière, dont les regards semblent moins froids, depuis que la jolie Marie fait partie de la société, d'Aubigny n'a point imité Daulay et Bellepêche, il n'est point allé encenser la nouvelle idole ; mais Marie était trop troublée, trop émue pour remarquer tout cela. Ce qu'elle se rappelle, c'est que d'Aubigny l'a trouvée charmante et l'a embrassée fort tendrement, alors qu'elle n'était que simple fille d'auberge ; d'après cela, elle pense qu'il la trouvera encore bien plus jolie lorsqu'elle sera mise comme une demoiselle de la ville. Pense-t-elle aussi qu'il l'embrassera comme auparavant ?... L'imagination d'une jeune fille va si vite !

« Je suis bien ! Je suis très-bien, » disait Marie; cependant ce n'était pas tout que la robe, il fallait encore se laisser arranger les cheveux; ceux de Marie étaient très-beaux, et la femme de chambre, qui coiffait fort

bien, se plaisait à les tresser, à les lisser, tout en s'écriant : « Quel plaisir de coiffer quel-
» qu'un qui a de beaux cheveux !... si longs...
» si épais... au moins on peut les arranger
» de mille manières... ce n'est pas comme
» quand on n'a que sept ou huit poils
» dans la main... et qui vous y restent
» souvent... Tenez, mademoiselle, com-
» ment vous trouvez-vous ? »

Marie se regarde; elle est à la grecque. Son cœur bondit de plaisir, elle embrasserait de bon cœur la femme de chambre; elle ne sait comment la remercier, lorsque madame de Stainville entre dans la chambre, et va embrasser sa nouvelle protégée.

« Oh! madame! que vous avez de bon-
» tés!... de si belles parures pour moi! s'écrie Marie en baisant la main de madame de Stainville; celle-ci l'arrête en lui disant:

« Que fait-tu là, Marie? des marques de
» respect!... je ne veux pas. C'est de l'amitié,
» de la confiance que je mande. Tu porteras
» ces robes en attendant que ma couturière
» ait le temps de t'en faire d'autres... Mais tu

» es bien... très-bien dans cette toilette et » avec cette coiffure; il ne te manque qu'un » peu d'habitude, cela viendra vite; dans » huit jours je gage que tu auras toute l'ai- » sance, toutes les manières de ta nouvelle » position. Mais viens, que je te présente » à ces messieurs... ils vont te trouver » charmante, j'en suis sûre. »

Marie l'espérait bien aussi; elle suit madame de Stainville qui descend au salon. Daulay et Bellepêche y étaient déjà, car tous deux avaient rêvé à la jeune fille, à celle qui serait probablement un jour l'héritière de la duchesse de Valousky, et déjà leur imagination travaillait, leur esprit enfantait mille projets, leur cœur se livrait aux plus vastes espérances.

A l'aspect de Marie, ces messieurs poussent un cri d'admiration: « Adorable! di- » vine!... » s'écrie Bellepêche.

« — Mademoiselle est charmante dans sa » nouvelle toilette! » dit Daulay en modérant les élans de son admiration, parce qu'il s'aperçoit que madame de Stainville l'observe.

« Charmante! dites donc ravissante, » reprend le vieux garçon; « et, en honneur, » on croirait que mademoiselle a porté de » semblables toilettes toute sa vie... elle a » une grâce... une aisance... »

En ce moment Marie se sentait au contraire fort gauche, et elle ne savait que faire de ses bras.

« Allons mon cher Bellepêche, vous êtes » indulgent pour notre jeune amie, » dit madame de Stainville; « mais d'ici à quel- » ques jours, je veux qu'elle ait toutes les » manières d'une demoiselle de bonne com- » pagnie.

» —Avec vos leçons, » dit Daulay, « ma- » demoiselle Marie ne peut manquer de de- » venir parfaite... — Hum!... flatteur!...

» — Moi, » reprend Bellepêche, « je » soutiens que mademoiselle a dans les » traits... dans le regard... dans le nez quel- » que chose qui dénote son illustre ori- » gine... la noblesse est dans le sang!... ça » ne se perd pas... J'ai poussé mes obser- » vations très-loin là-dessus!... »

Marie se contente de saluer un peu gauchement, sans répondre autre chose aux compliments qu'on lui adresse. Ses yeux, en entrant dans le salon, y avaient cherché quelqu'un qui n'y était pas et devant qui elle brûlait de paraître avec sa nouvelle toilette.

« A propos, ma petite Marie, » dit madame de Stainville en faisant asseoir la jeune fille à côté d'elle, « que sais-tu faire?... ton » éducation a dû être bien négligée... il faudra remédier à cela... la mise ne suffit pas, » il faut encore savoir parler dans le monde. » Voyons, que sais-tu?... conte-nous cela. » — Madame, je sais bien lire, et j'écris » aussi assez passablement... — C'est déjà » quelque chose que je n'espérais pas; et » l'orthographe? — M. Martineau a dit » aussi que je n'allais pas mal... — Allons, » de mieux en mieux!... Ensuite? — Je ne » calcule pas très-bien; mais je sais coudre, » blanchir, savonner, repasser.. — Chut!... » chut!... assez, assez!... voilà de ces choses » qu'il ne faut pas savoir... fi donc!... tu

» oublieras tout cela; mais tu apprendras à » broder... à dessiner, à danser et peut-être » un peu de musique.

» — Je m'offre volontiers pour donner à » mademoiselle des leçons de géographie, » dit Bellepêche... « je la ferai voyager sur la » carte... Je connais beaucoup la Suisse... » ses montagnes, ses glaciers... J'ai monté » sur le Righy avec un bâton ferré...

» — Bien! bien, mon cher Bellepêche, » nous verrons tout cela, après mille autres » choses plus nécessaires à une demoiselle » du monde!...

» — Oh! moi, je sais bien ce que je vou- » drais lui apprendre! » se dit Daulay en faisant une pirouette dans le salon.

L'arrivée de d'Aubigny interrompt cette conversation. Il s'approche de Marie, l'examine et s'écrie :

« Très-bien, d'honneur... Qui diable re- » connaîtrait la petite servante d'auberge?...

» — Ah! mon cher comte, » dit madame de Stainville, « voilà de ces choses qu'il est » inutile de rappeler à Marie!...

» — C'est même inconvenant, » dit tout bas Bellepêche.

« — Et pourquoi donc? » reprend d'Aubigny. « Est-ce de la faute de Marie... de » mademoiselle, dis-je, si ses parents l'ont » laissée jusqu'à présent dans une auberge » de village ? En sera-t-elle à présent moins » jolie, moins gracieuse?... Quant à moi, » j'avoue que je suis un grand égoïste, car » en voyant tant de charmes, je regrette » parfois ces douces libertés, que l'on » pouvait se permettre avec la simple pay» sanne... et qui doivent faire place au res» pect pour la demoiselle.

» — Taisez-vous, d'Aubigny, vous ne » pensez que de vilaines choses !... » dit madame de Stainville en souriant. « —Mais j'en » imagine de fort jolies, au contraire !... »

Pendant ce dialogue, les regards de Marie étaient modestement baissés; mais lorsquelle les portait sur le comte, la douceur de leur expression semblait lui dire que la demoiselle était assez disposée à tolérer les mêmes libertés que la paysanne.

Pendant les premières journées, on est tout à Marie; madame de Stainville s'attache à lui enseigner comment il faut se tenir se conduire, parler et répondre dans un salon; au lieu de s'appliquer à connaître les qualités ou les défauts de la jeune fille, et de chercher à élever son âme en lui inspirant de nobles sentiments, on ne songe qu'à lui donner des leçons de coquetterie : c'est de son extérieur, de sa tournure, de ses manières que l'on s'occupe, comme de ce qui est le plus essentiel pour aller dans le monde, où le fond est souvent bien peu de chose! où les dehors sont tout.

Marie apprend vite tous ces riens importants : chercher à plaire, se corriger de ce qui serait ridicule, voilà de ces leçons dans lesquelles une jeune fille, déjà passablement coquette, doit faire de rapides progrès. Le pronostic de madame de Stainville s'est réalisé, il ne s'est pas écoulé huit jours depuis que Marie est auprès d'elle, et déjà celle-ci sait parfaitement se tenir, saluer, s'asseoir, entrer et sortir dans un salon.

Bellepêche ne tarit point dans ses éloges et ses compliments; depuis que Marie fait partie de la société, le vieux célibataire augmente ses frais de toilette; il passe sa matinée à essayer des pantalons qu'il a fait venir de Paris, et avec lesquels son tailleur lui a promis qu'on ne lui verrait plus de ventre; la boucle et les bretelles subissent de fréquentes corrections; enfin, ce monsieur, qui a passé sa vie dans l'attente d'une riche conquête, est maintenant résolu à tout tenter pour faire celle de Marie, car la fille naturelle de la duchesse de Valousky doit être un jour un parti excellent. Dans cet espoir, Bellepêche se fait autant qu'il le peut le cavalier de Marie. Dans le salon, c'est à côté d'elle qu'il s'assied, c'est avec elle qu'il cause; dans le jardin, c'est toujours de son côté qu'il va; à la promenade, il lui offre le bras ou marche près d'elle, et tout en lui lançant des regards; dont il croit l'effet prodigieux, lui parle de son voyage en Suisse et de son pèlerinage au mont Righy.

Les assiduités, les soins empressés de Bel-

lepêche, produisent sur la jeune fille l'effet contraire à celui que son courtisan espérait; Marie est fatiguée de la conversation de Bellepêche; sa présence continuelle l'obsède, quand elle le voit s'asseoir près d'elle, son cœur est prêt à faillir; mais cette émotion n'est nullement favorable à celui qui la fait naître. Marie se dépite lorsque ce monsieur lui offre son bras, car elle n'ose le refuser, et ce n'est point le sien qu'elle désirerait prendre. Enfin, la jeune fille éprouve presque de l'aversion pour Bellepêche, et elle trouve que ses conversations éternelles lui font payer bien cher les avantages de sa nouvelle position.

Daulay est bien moins souvent près de Marie; dès le commencement du séjour de la jeune fille chez madame de Stainville, il s'est aperçu que des yeux scrutateurs suivaient les siens, observaient ses moindres démarches, épiaient toutes ses actions. Une femme qui n'est plus jeune doit plus qu'une autre craindre de perdre son amant, car après celui-là, rien ne lui assure qu'on viendra la

consoler encore. Mais, tout en cherchant à endormir la jalousie de madame de Stainville, Daulay est loin de renoncer à l'espoir de plaire à Marie; déjà, au contraire, son imagination a formé un plan qu'il est décidé à mettre à exécution. Posséder la jeune fille, devenir l'époux d'une riche héritière, et par-là secouer un joug pesant, changer une vie ennuyeuse monotone, contre une existence riante et fortunée, voilà quel est le but auquel Daulay s'est promis d'arriver; mais pour cela, il a compris qu'il fallait agir avec prudence, et surtout ne rien laisser paraître de ses desseins.

Les assiduités de Bellepêche ne portent point ombrage à Daulay; d'ailleurs, il est bien facile de voir que Marie s'ennuie des éternels discours de cet amoureux suranné: celui-ci est le seul qui se fasse illusion sur l'effet qu'il produit. Lorsque Daulay s'approche de Marie, lorsqu'il lui adresse la parole, les yeux de la petite semblent le remercier de ce qu'il vient la délivrer de l'importunité de M. Bellepêche; elle l'ac-

cueille toujours avec un aimable sourire, et le jeune homme pourrait se flatter de plaire à Marie, s'il n'avait point remarqué le trouble, la rougeur de la jeune fille, lorsque d'Aubigny s'approche d'elle.

Daulay, qui observe tout en silence, n'a point de peine à lire dans le cœur de Marie; car celle-ci, malgré les leçons de madame de Stainville, ne sait point encore déguiser ses secrets sentiments.

« Cette petite a du penchant pour le » comte, » se dit Daulay; « mais fort heu» reusement d'Aubigny, toujours amou» reux de madame Darmentière, ne fait » pas attention aux regards, au trouble de » Marie. J'aurais beaucoup à craindre s'il » lui faisait la cour; mais il est occupé » d'une autre, et d'ailleurs le riche comte » d'Aubigny ne songe nullement à épouser » la fille légitime ou naturelle de la du» chesse de Valousky. Cependant je ferai » bien d'agir le plus tôt que je le pourrai; » car il ne faut pas compter sur la con» stance des hommes. Quant à Marie, son

» penchant pour d'Aubigny ne peut être » qu'un caprice de jeune fille !... une idée » romanesque de cette jeune tête, à qui le » titre de comte a semblé séduisant; mais » que je l'éloigne de lui, et elle l'aura bien » vite oublié! C'est ce dont je tâcherai de » faire naître l'occasion. Je commence à me » lasser de promener la tendre Stainville; et, » dussé-je y dépenser le peu qui me reste, » je tenterai tout pour épouser l'héritière de » madame de Valousky. »

Marie était loin de se douter des projets qui se tramaient autour d'elle; enchantée d'avoir de belles robes, d'être coiffée à la grecque ou à la Clotilde, de passer des heures à sa toilette, et de singer dans le salon les manières de sa protectrice, Marie se serait trouvée bien heureuse, si d'Aubigny se fût plus occupé d'elle; s'il lui eût parlé plus tendrement, et peut-être s'il l'eût encore traitée comme la petite servante du Tourne-Bride. Le comte, gai, aimable, mais indifférent près de Marie, ne témoignait jamais le désir de causer un moment seul

avec elle, quoique plus d'une fois celle-ci eût, comme par hasard, fait en sorte d'en avoir l'occasion.

« Que lui ai-je donc fait ? » pensait Marie; » il me disait que j'étais gentille.. » il m'embrassait... me serrait dans ses » bras lorsque je n'étais qu'une pauvre » paysanne, et maintenant que je suis une » demoiselle... fille d'une duchesse même... » car ils m'ont tous dit en secret que ma » mère est une duchesse; eh bien ! mon- » sieur le comte ne fait pas attention à » moi... Il me parle... comme à tout le » monde, il ne cherche jamais à rester » près de moi... Ah ! certainement cela » n'est pas naturel... Il me semble pour- » tant que je suis encore plus jolie dans » mes nouvelles toilettes... Madame de » Stainville m'assure que j'ai de la grâce ; » cet ennuyeux, M. Bellepêche me répète » sans cesse que je suis ravissante... Quel- » quefois M. Daulay me dise tout bas qu'il » me trouve adorable... Il n'y a que M. d'Au- » bigny qui ne me dise rien... et c'est par

» lui surtout que j'aurais voulu m'entendre
» faire des compliments. »

Marie ne tarde pas à comprendre pourquoi le comte ne s'occupe pas d'elle; la raison en était bien simple, c'est qu'il était continuellement occupé d'une autre. A la vérité, un homme à bonnes fortunes comme d'Aubigny aurait pu facilement mener deux intrigues à la fois, et peut-être aurait-il remarqué les tendres regards de Marie, si madame Darmentière eût déjà cédé à ses désirs; mais la belle veuve, tout en montrant au comte un peu moins d'indifférence, ne lui accorde aucune faveur, et celui-ci, tout étonné de la résistance qu'on lui oppose, et à laquelle il n'est pas habitué, est plus amoureux qu'il ne l'a jamais été, par la raison, sans doute, que jusque-là les dames auxquelles il avait adressé ses hommages ne lui avaient pas laissé le temps de devenir très-amoureux.

Marie s'aperçoit que le brillant d'Aubigny recherche sans cesse la compagnie de madame Darmentière, et elle éprouve un sen-

timent dont elle ne peut se rendre compte, lorsqu'elle se trouve près de cette dame, qui, de son côté, ne lui a jamais témoigné qu'une politesse froide; bien éloignée de l'engouement dont la jeune fille s'est vue l'objet dans la maison de madame de Stainville.

Il semblerait qu'au premier coup d'œil les femmes devinent celles qui sont ou qui seront leur rivale : cette pénétration, cette espèce de seconde vue, est due sans doute à la finesse de leur esprit, à leur parfaite connaissance du caractère et des goûts de celui qu'elles aiment, et peut-être aussi à cette puissance de coquetterie dont elles savent que sont douées les personnes de leur sexe quand elles veulent faire la conquête d'un homme.

Dès le premier jour où elle avait vu Marie, madame Darmentière, tout en rendant justice à ses attraits, à sa fraîcheur, n'avait point cependant paru enthousiasmée de la nouvelle protégée de madame de Stainville; quelquefois un sourire un peu moqueur errait sur

ses lèvres, lorsqu'il échappait à la jeune fille une parole ou un mouvement qui rappelaient la servante d'auberge; alors elle regardait d'Aubigny, et semblait satisfaite lorsqu'il avait compris l'expression de son sourire.

Marie examinait en silence madame Darmentière; elle la trouvait belle, et pourtant elle cherchait des défauts à ses traits; puis elle soupirait en voyant les grâces de ses manières, en l'écoutant parler, chanter au piano, et elle disait : « Hélas! je suis encore bien loin d'elle! »

Il y avait déjà six semaines que Marie habitait chez madame de Stainville; l'amitié de celle-ci ne s'était point démentie; la conduite de Daulay ayant dissipé les craintes que pouvait faire naître le voisinage d'une jeune et jolie personne, la nouvelle protectrice de Marie formait déjà ses projets pour l'hiver.

« Je veux, disait-elle à Marie, te donner à » Paris tous les maîtres qui te seront néces- » saires; tu es intelligente, en peu de temps » tu en sauras suffisamment pour aller dans

» le monde. Je te présenterai comme une » parente qui m'est confiée, je te mènerai » aux spectacles, aux concerts, aux bals.... » Puis, dans quelques mois, lorsque ta mère » reviendra à Paris, au lieu d'une petite » paysanne qu'elle s'attend à trouver, elle » embrassera une jeune fille remplie de grâ- » ces!... Oh! combien elle me remerciera de » ce que j'aurai fait pour toi!

» — Que vous êtes bonne, madame! » s'écriait la jeune fille. « Ah! puisse ma mère » m'aimer autant que vous!... — Ta mère te » chérira, j'en suis sûre, surtout en te trou- » vant si jolie... car la beauté flatte tou- » jours... Elle a été forcée de se séparer de » toi, de cacher qu'elle avait une fille. Sans » doute des raisons puissantes l'y obli- » geaient! Mais en revenant en France, son » plus grand désir est de te revoir... Ton » souvenir fait battre son cœur; tu es l'objet » de ses plus chères affections... Je te cite » les paroles de sa lettre. — Oh! tant » mieux... Et ma mère est une duchesse?... » — Chut!... il ne faut pas dire cela tout

» haut... C'est encore un mystère... Mais je
» t'aime tant que je n'ai pas eu la force de te
» le cacher! — Je ne dirai rien, je vous le
» promets... Une duchesse! quel bonheur!
» Je serai donc duchesse aussi, moi? — Je
» le présume... à moins... car tu es un en-
» fant de l'amour... que la duchesse n'ose
» avouer... Mais alors même qu'elle n'avoue-
» rait point que tu es sa fille, elle peut t'a-
» dopter, et comme cela te donner toute sa
» fortune... et elle est considérable; plus de
» 60,000 francs de rente!...—Oh! c'est bien
» beau cela?—Madame Darmentière? non,
» vraiment! Elle a, je crois, 12 ou 15,000
» francs de revenu, pas davantage. — Et
» elle n'est pas duchesse, n'est-ce pas? —
» Non, sans doute; sa famille est noble,
» mais son mari ne l'était pas... Pourquoi me
» demandes tu cela? — Oh! pour rien, ma-
» dame... Et vous aurez la bonté de m'em-
» mener avec vous à Paris? — Cela va sans
» dire! Crois-tu donc que maintenant je
» veuille me séparer de toi! — Ah! que je
» suis contente!

Et Marie, après avoir embrassé sa protectrice, va se promener dans le jardin en se disant : « Je serai duchesse, je serai très-» riche.... plus que cette dame Darmen-» tière... Il me semble alors que monsieur » le comte pourrait bien me parler autant » qu'à elle ! »

Et la jeune fille se hâte de s'enfoncer sous une allée couverte, car elle vient d'apercevoir Bellepêche, dans le jardin, et elle ne se soucie pas d'entendre parler de la Suisse, ni d'écouter les gros soupirs de ce monsieur.

Marie marchait vite ; le jardin était grand, coupé d'allées sombres, de bosquets touffus; on pouvait facilement s'y dérober aux regards des fâcheux. Mais tout à coup la jeune fille s'arrête, car elle vient d'apercevoir d'Aubigny assis sous un bosquet de lilas, et tenant des tablettes sur lesquelles il écrit avec tant d'attention, qu'il n'a pas entendu venir Marie.

Il y a déjà quelques minutes que le comte écrit avec son crayon, lorsqu'en levant les yeux il aperçoit devant lui la jolie figure de

Marie. D'Aubigny fait un mouvement de surprise, et se hâte de remettre ses tablettes dans sa poche, en s'écriant :

« — Comment!... vous étiez là, mademoi-
» selle Marie?...—Oui, monsieur.—Depuis
» longtemps?... — Mais.... oui... — Et que
» faisiez-vous là?...—Mais... rien... je vous
» regardais écrire... — Par quel hasard
» seule?... Votre fidèle Bellepêche aurait-il
» la goutte?— Oh! non, monsieur... je viens
» de le voir dans le jardin, et c'est pour
» l'éviter que je me suis sauvée par ici... Il
» m'ennuie beaucoup ce monsieur là.—Ah!
» il vous ennuie... Cependant il vous dit
» que vous êtes charmante, et une femme
» aime toujours à s'entendre dire cela. —
» Oh! c'est selon par qui...—Au fait, elle a
» raison, cette petite... Ah! pardon... ma-
» demoiselle Marie.... j'oublie sans cesse
» votre changement de situation.... Je crois
» encore parler à la jeune fille du Tourne-
» Bride... Excusez-moi! je suis extrêmement
» distrait... — Oh! cela ne me fâche pas,
» monsieur, au contraire... je voudrais...

» qu'on se rappelât plus souvent... tout
» cela. — C'est très-bien de penser ainsi,
» cela prouve que vous ne rougissez pas de
» ce que vous avez été.... que vous ne tirez
» point trop de vanité de votre nouvelle
» position.... — Mais, ce n'est pas cela que
» je voulais dire, monsieur.... Je voulais
» que... vous... seulement... car vous étiez
» bien plus aimable avec moi... quand je
» n'étais qu'une paysanne. »

Ces mots sont accompagnés de soupirs; d'Aubigny lève les yeux sur Marie, sa rougeur, son émotion le frappent; pour la première fois, il se rappelle mille circonstances qui s'accordent avec ce qu'il croit deviner en ce moment, et, prenant la main de la jeune fille, il l'attire sur le banc, près de lui, en lui disant avec l'accent de l'intérêt :

« Qu'avez-vous, Marie? vous tremblez
» près de moi... Vous aurais-je fait du cha-
» grin?... Peut-être vous rappelez-vous
» encore les propos un peu légers que je
» vous tins lorsque je vous croyais que fille

» d'auberge, et c'est là ce qui vous fâche
» contre moi... Allons, Marie, oubliez tout
» cela... comme je l'ai oublié moi-même...
» N'en conservez aucune rancune, et croyez
» bien que, malgré le ton familier que j'ai
» encore quelquefois en vous parlant, je
» saurai toujours respecter la protégée de
« madame de Stainville. »

Marie s'est assise près du comte, elle a laissé sa main dans la sienne; son cœur bat avec force, et elle n'ose lever les yeux. D'Aubigny attendait ce qu'elle allait lui répondre; mais Marie ne répondait pas, ne bougeait pas, car elle se trouvait si bien, qu'elle aurait voulu passer la journée dans cette position.

« Eh bien! Marie!... » dit enfin d'Aubigny, qui craint que l'émotion de la jeune fille ne le gagne, « vous ne m'en voulez » plus, n'est-ce pas?... »

Marie balbutie d'une voix tremblante : « Ah! j'aimais bien mieux quand vous me
» parliez comme autrefois... quand vous me
» disiez... que... vous m'aimiez à la folie...

» — Pauvre petite!..... Comment, vous » vous souvenez de cela ?... Mais songez » donc que vous êtes... une grande dame » à présent!... — C'est pour cela que je » pensais... que je croyais... Un comte et » une duchesse, est-ce que ce n'est pas la » même chose ?...

» — Pas tout à fait! » répond d'Aubigny en riant. « Mais cela se rapproche très- » souvent... Ah! Marie! Marie!... vous êtes » bien jolie!... Mais si vous saviez ce qui se » passe dans mon cœur!...

» — Dites-le moi... Ah! parlez-moi... » comme au Tourne-Bride! — Non, vrai- » ment!... car je pouvais ne pas craindre de » tromper une jeune fille d'auberge, mais » je dois me conduire autrement avec la » protégée de madame de Stainville. — » Pourquoi donc vouloir toujours vous » conduire autrement, puisque je vous » permets de me dire la même chose. Ah!... » mais, je sais bien, moi, quelle est votre » raison... Je sais bien pourquoi vous ne » me parlez jamais ici! — Ah! vous savez

» tant de choses... Eh bien ! voyons, petite
» Marie, que savez-vous ? »

D'Aubigny tenait toujours la main de la jeune fille, qu'il serrait assez tendrement dans la sienne, et, soit habitude, soit distraction, il avait passé un bras autour de la taille de Marie, qu'il tenait à peu près aussi cavalièrement que si elle eût été encore servante d'auberge.

Quelqu'un qui parut tout à coup devant le bosquet, fit changer subitement la position des personnages.

C'était madame Darmentière : elle venait d'arriver chez madame de Stainville, et était allée se promener seule au jardin. A son aspect, le comte a brusquement quitté Marie, il se lève et va au devant de la jolie voisine.

« —Pourquoi donc vous déranger, mon-
» sieur ?» dit madame Darmentière d'un air ironique. « Vous étiez si bien auprès de
» mademoiselle... je serais désolée de trou-
» bler votre entretien.

» Ah! madame » dit d'Aubigny un peu

confus, « j'espère que vous ne pensez pas...
» vous savez bien que vous n'êtes jamais
» de trop !....

» — Je pense, monsieur, que vous aviez
» sans doute une conversation bien intéres-
» sante avec mademoiselle... car vous vous
» parliez de très-près... Vous lui donniez,
» peut-être, quelque leçon de bienséance...
» de bonnes manières... Oh! je suis certaine
» que mademoiselle se formera très-vite avec
» vous. — Et pourquoi donc monsieur ne
» me parlerait-il pas, madame? » répond
Marie en tremblant de dépit et de jalousie,
« puisque je suis... duchesse, il me semble
» que l'on ne doit pas rougir de causer avec
» moi... Et vous, madame, qui semblez si
» fière... qui me regardez à peine... vous
» n'êtes pas duchesse pourtant...

» — Ah! ah! c'est trop plaisant! en vé-
» rité! » dit madame Darmentière en riant,
« Mademoiselle va me donner des leçons de
» savoir-vivre... Il est fâcheux que le ton et
» le langage sentent encore la petite servante.

» — C'est bien malhonnête, ce que vous

» dites là... madame! » répond la jeune fille qui suffoque de colère.

« — Chut! chut! Marie, » dit le comte, « vous offensez madame... Et vous, ma- » dame, excusez cette petite.... elle ne sait » pas encore s'exprimer.

» — Oh! je lui pardonne de grand cœur! » dit madame Darmentière, « pauvre fille! on » lui a tourné la tête ici... Je désire qu'elle » ne regrette jamais le séjour tranquille d'où » on l'a tirée. »

En disant ces mots, madame Darmentière s'éloigne; mais d'Aubigny se hâte de la suivre, sans même jeter un regard sur Marie.

La jeune fille est restée dans le bosquet, attristée, confuse, fâchée de ce qu'elle a dit à madame Darmentière, et pourtant plus irritée que jamais contre cette dame, pour qui le comte vient de la quitter.

« Quel dommage! » se dit Marie, « M. d'Au- » bigny me tenait la main... il pressait ma » taille... il allait revenir avec moi aussi ai- » mable qu'autrefois... C'est l'arrivée de cette

» dame qui a tout changé!... Mais patience,
» à Paris, cette dame ne demeurera pas avec
» nous... on ne la verra pas tous les jours...
» Quand je causerai avec monsieur le comte,
» elle ne viendra pas nous déranger, et puis
» à Paris, j'achèverai de prendre les ma-
» nières, la tournure du beau monde... Ah!
» je voudrais déjà y être... mais la saison s'a-
» vance heureusement. Encore quelques se-
» maines, a dit madame de Stainville, et
» nous quitterons la campagne! Ah! qu'il
» me tarde d'être dans cette grande ville....
» où l'on dit que l'on s'amuse tant!.... Cette
» madame Darmentière... ah! je la déteste.»

Marie est retournée au salon. Là elle apprend par madame de Stainville que M. Daulay est allé à la chasse dans la propriété de l'un de ses amis, et qu'il doit être huit ou dix jours absent.

« Mais, » ajoute madame de Stainville,
« ce qui me contrarie, c'est que depuis son
» absence, j'ai reçu une invitation pour
» aller à une fête que donne une de mes
» amies à son château, ici près, à une lieue

» au-dessus de Mantes. Cette fête doit durer » cinq jours. Madame Darmentière n'ira que » si j'accepte... Le comte nous presse d'y » aller, et doit être notre cavalier ainsi que » M. Bellepêche ; mais toi, ma petite Marie, » que feras-tu pendant ce temps?... il faudra » donc que tu restes seule ici?... Je t'aurais » bien emmenée, mais je crains que les robes » que j'ai fait arranger pour toi ne soient » point assez fraîches, assez élégantes.

» — Oh! je vous en prie, madame, » dit Marie, « ne vous gênez en rien pour moi... » je resterai ici... je ne m'ennuierai pas... » j'étudierai toutes ces choses que vous » m'avez dit d'apprendre. D'ailleurs, est-ce » que votre femme de chambre ne me tien- » dra pas compagnie ? — Non, il faut bien » que je l'emmène pour m'habiller. Mais le » jardinier et sa femme seront là pour te » garder. Ainsi, Marie, tu n'es pas trop » fâchée que je te laisse? — Ah! madame, » vous êtes trop bonne de me demander » cela. — J'avais pourtant bien envie de » laisser d'Aubigny et madame Darmentière

» aller sans moi à cette fête. Bellepêche y
» tient fort peu, il serait resté aussi. — Oh!
» non, madame, non... il ne faut pas les
» laisser aller tous les deux... sans vous...
» Oh! je vous en prie, madame, accompa-
» gnez-les, ça me ferait bien de la peine si
» vous refusiez pour moi cette partie de
» plaisir. — Allons, j'irai alors... D'ailleurs,
» une fois à Paris, j'espère que tu ne pourras
» plus t'ennuyer. »

Madame de Stainville embrasse Marie, et fait ses apprêts pour se rendre à l'invitation de son amie. Le lendemain, dans la journée, on met les chevaux à la calèche; madame Darmentière est arrivée depuis longtemps avec un arsenal de cartons; Bellepêche est habillé, serré, bouclé et sanglé comme un âne qui doit servir de cheval; le comte est prêt, et ses yeux annoncent tout le plaisir qu'il se promet en accompagnant la jolie veuve, qui ne semble pas lui garder rancune de son entretien au jardin avec Marie. Tous deux montent en voiture avec madame de Stainville et Bellepêche, ceux-ci font des

signes d'adieu à Marie, que le comte a saluée lestement, et à qui madame Darmentière n'a pas dit un seul mot.

Marie est seule dans la maison, car le jardinier et sa femme logent dans un pavillon séparé. Marie ne sait que faire, elle s'ennuie au milieu de ces beaux appartements; elle soupire sur ces divans où l'on peut mollement s'étendre; elle regarde le piano et les crayons mais elle ne sait pas s'en servir. Elle veut prendre un livre, mais elle est trop distraite pour porter attention à ce qu'elle lit. Elle va devant les glaces, se mire, se regarde marcher et s'étudie à se donner des grâces et un maintien distingué.

Malgré l'attention qu'elle donne à cette grave occupation, Marie trouve que le temps ne marche pas; et le soir en se couchant elle se dit : « C'est singulier comme » la journée m'a semblé longue... elles passaient si vite... au Tourne-Bride!... Oh! » mais à Paris ce sera différent... j'aurai » tant de choses à voir, là!... »

Le lendemain s'écoule aussi tristement et

semble encore plus long. Le jour suivant Marie était dans le jardin, assise sous le bosquet où elle avait causé avec d'Aubigny, lorsque tout à coup Daulay paraît devant elle en costume de voyage.

« —Ah! je vous trouve enfin, made-
» moiselle, » dit le jeune homme, en s'approchant de Marie avec empressement. « Je
» vous cherchais par toute la maison!... —
» Vous êtes donc déjà revenu de la chasse,
» monsieur? — Oh! bien mieux que cela...
» Figurez-vous qu'en chassant je suis entré
» dans la propriété de cette dame chez la-
» quelle madame de Stainville est en ce mo-
» ment avec toute notre société. — Et vous
» n'êtes pas resté avec eux? — Je compte
» retourner les joindre, mais auparavant
» il faut que je m'acquitte d'une commission
» dont madame de Stainville m'a chargé, et
» cette commission vous concerne.—Qu'est-
» ce donc? — D'abord vous saurez que la
» fête que ces dames sont allées embellir de
» leur présence doit se prolonger beaucoup:
» on parle d'un théâtre de société, bâti dans

» le parc.., d'une pièce dans laquelle nous
» jouerons tous.... bref, si madame de
» Stainville revient de là dans quinze jours
» ce sera très-prompt !... — Ah! mon
» Dieu ! vais-je m'ennuyer pendant tout ce
» temps-là ! — C'est justement ce que ma-
» dame de Stainville a pensé... car elle vous
» aime tant!...—Oh oui ! — Elle a dit : Je
» ne veux pas que ma chère Marie reste
» seule à la campagne, où elle mourrait
» d'ennui ; il vaut bien mieux qu'elle soit
» chez moi, à Paris, où j'irai la retrouver; là,
» du moins, elle aura mille distractions!...
» — Oh! quel bonheur... Quoi, madame a
» dit... — Elle m'a chargé de revenir bien
» vite ici... de vous conduire chez elle, à
» Paris, puis de retourner la joindre au
» château où l'on m'attend. — Comment,
» monsieur Daulay, vous aurez la bonté...
» — Trop heureux, mademoiselle, de pou-
» voir vous être agréable. — Oh! que je
» suis contente!... certainement, j'aime
» bien mieux être à Paris qu'ici. — En ce
» cas, mademoiselle, partons tout de suite..

» au château on m'a prêté un cabriolet.... il
» nous attend. Il est maintenant près de
» onze heures et nous avons dix-huit lieues
» à faire, mais le cheval est bon et en six
» heures nous serons arrivés... — Mais il
» faut que je rentre à la maison pour pren-
» dre... — Rien, rien, madame de Stain-
» ville ne veut pas que vous emportiez la
» moindre chose d'ici. A Paris, chez elle,
» vous trouverez tout ce qu'il vous faudra
» en robes... en bonnets... en chapeaux...
» vous y aurez une petite servante fort in-
» telligente qui saura vous habiller... Mais
» venez, dépêchons... je n'ai pas de temps
» à perdre, j'ai promis d'être de retour au
» château cette nuit. — Eh bien! me voilà..
» Oh! je ne demande pas mieux que d'aller
» à Paris... »

Daulay prend la main de Marie et la fait marcher vers une petite porte qui est à l'extrémité des jardins, du côté opposé à la maison, et donne sur un chemin de traverse.

« Par où donc allons-nous? » dit Marie.

« — Soyez tranquille, nous prenons le bon » chemin. C'est par là que je suis venu.... » C'est là que le cabriolet nous attend ; et » le chemin de traverse est beaucoup plus » court pour aller à Paris. »

Marie suit Daulay avec confiance, car elle n'a aucune raison pour se défier de lui. Arrivés à la petite porte, Daulay, qui a la clef, ouvre et fait sortir la jeune fille en ayant soin de refermer la porte après lui. Un cabriolet était arrêté à quelque pas, le jeune homme y fait monter Marie, s'y place près d'elle et fouette son cheval qui part comme le vent.

Les bois, les prairies, les villages fuient derrière nos voyageurs. Pendant quelque temps, Daulay évite la grande route, mais après avoir fait trois lieues il y revient, et Marie traverse plusieurs bourgs populeux. Au milieu de leur voyage, Daulay est obligé d'arrêter pour laisser prendre quelque repos à son cheval, mais il fait entrer Marie dans une chambre d'auberge, demande quelques rafraîchissements qu'il

prend avec elle, et ne la quitte pas une minute.

« Sommes-nous bientôt arrivés? » dit Marie. « — Nous avons fait la moitié du
» chemin, et vous voyez que je vous mène
» grand train... — mais j'y songe... mon-
» sieur Daulay.. est-ce que je vais me trou-
» ver toute seule chez madame de Stain-
» ville; moi, qui ne connais pas Paris, je
» serais bien embarrassée.—Rassurez-vous
» mademoiselle, vous trouverez, chez votre
» protectrice, une domestique pour vous
» servir. C'est une jeune fille que madame
» de Stainville avait prise fort peu de temps
» avant de partir pour la campagne, elle est
» très-intelligente, elle vous servira avec
» zèle... elle vous dira aussi les usages de
» Paris. Par exemple, vous comprenez que
» dans une grande ville, une jeune demoi-
» selle... comme vous, ne doit pas sortir
» seule, c'est inconvenant et quelquefois dan-
» gereux. — Oh ! je ne sortirai pas ! — Avec
» votre bonne, vous le pourrez quelque-
» fois... au reste, si je puis m'échapper en-

» core de ce château, où je ne retourne que » par complaisance; je ne manquerai pas » d'aller vous voir. — Vous êtes bien bon. » Mais il ne faudrait pas quitter la société » pour moi. — Le cheval doit être reposé, » nous pouvons repartir. — Oh! je le veux » bien. »

Les voyageurs remontent dans le cabriolet et se remettent en route. Marie est si contente d'aller à Paris, qu'elle ne se plaint pas de la fatigue que l'on ressent en faisant dix-huit lieues presque tout d'un trait. Enfin on aperçoit les édifices de la grande ville; on arrive; on passe la barrière, et Daulay dit à sa compagne de voyage: « Nous som» mes dans Paris! »

Et Marie regarde de tous côtés pour apercevoir les merveilles qu'on lui a promises, et elle ne les aperçoit pas encore, parce qu'on n'a pas l'habitude de les placer dans les faubourgs, et que Daulay n'a pas voulu prendre par la belle entrée de la barrière de l'Etoile. Mais en pénétrant dans l'intérieur de la ville; et surtout en suivant les boulevards, la jeune

fille ne sait comment exprimer son étonnement et son admiration.

Daulay arrête son cabriolet sur le boulevard Saint-Martin, dans une belle maison en face du Château-d'Eau. Il fait descendre Marie qui est tout étourdie par le mouvement des passants et le bruit des voitures. Il la fait monter trois étages, sonne à une porte, et une jeune bonne, à la mise coquette, à l'air déluré, ne tarde pas à ouvrir.

« Félicité, » dit Daulay, « voici une de-
» moiselle que madame de Stainville vous
» envoie... vous aurez pour elle tous les
» soins, tous les égards; vous ne la quit-
» terez pas une minute : c'est l'ordre de
» votre maîtresse, et elle attendra ici le
» retour de madame de Stainville. »

Mademoiselle Félicité fait une gracieuse révérence à Marie, en disant :

« Ça suffit, monsieur, oh!... certaine-
» ment, je servirai mademoiselle avec le plus
» grand plaisir... je vous promets qu'elle ne
» manquera de rien. »

Daulay fait entrer Marie dans l'intérieur

de l'appartement : c'était un petit logement composé de quatre pièces, dont deux donnaient sur le boulevard, il était meublé avec goût, et tout à neuf.

Marie promène ses regards autour d'elle et s'écrie :

« Comment! c'est ici le logement de ma-
» dame de Stainville?... ah! c'est singu-
» lier, c'est plus petit qu'à la campagne...
» A Paris, on est donc les uns sur les autres?

» — Ah! je vais vous expliquer cela, » répond Daulay, « ceci n'est encore qu'un
» pied à terre, parce qu'en partant pour la
» campagne, madame de Stainville a vendu
» son hôtel du faubourg Saint-Germain, elle
» a pris ce petit appartement... seulement
» pour mettre quelques meubles qu'elle avait
» conservés, mais lorsqu'elle sera revenue,
» son intention est bien de louer un autre
» appartement... oh! elle en aura un magni-
» fique. — Au reste, monsieur, si je dis
» cela, ce n'est pas que je ne me trouve pas
» bien ici, au contraire... c'est bien joli...
» et cette vue... ah! mon Dieu, que c'est

» gai! que de monde!... la belle promenade!
» —Ce sont les boulevards!... j'ai bien pensé
» que cette vue vous plairait, et que c'est
» pour cela que j'ai... que madame de Stain-
» ville vous a envoyée en avant; mais il faut
» que je reparte sur-le-champ : au revoir,
» mademoiselle Marie; ne sortez pas seule;
» suivez les avis de Félicité. Vous trouverez
» dans un de ces meubles des robes, des
» châles... tout ce qui vous sera nécessaire,
» et votre bonne a de l'argent pour vous
» acheter ce dont vous aurez besoin. J'es-
» père, d'ailleurs, revenir bientôt à Paris.
» — Adieu, monsieur Daulay, je vous suis
» bien obligée de la peine que vous avez
» prise en me conduisant ici. Dites à ma-
» dame de Stainville que je serai bien sage,
» que je la prie de ne pas m'oublier... et
» que je la remercie beaucoup de m'avoir
» envoyée à Paris. »

Daulay prend la main de Marie, qu'il porte respectueusement à ses lèvres, et sort accompagné de la jeune bonne qui le suit

jusque dans l'escalier. Là, Daulay dit tout bas à mademoiselle Félicité :

« Tu as de l'argent, tu as mes instruc-
» tions!... ne t'en écarte pas!... ne quitte
» pas cette jeune fille. Si elle veut sortir,
» accompagne-là. Ne la fais jamais aller du
» côté du faubourg Saint-Germain ; fais-lui
» porter un grand chapeau avec un demi-
» voile, en lui disant que c'est le bon genre;
» songe, enfin, que je récompense comme
» on me sert.

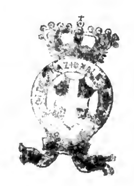
» — Oh! soyez donc tranquille, mon-
» sieur, je ne suis pas faite d'hier au soir !

» —Je retourne près de madame de Stain-
» ville, afin que l'on ne puisse me soupçon-
» ner lorsqu'on apprendra la fuite de Marie ;
» mais je reviendrai le plus tôt possible faire
» ma cour à ma charmante petite duchesse...
» car elle est à moi maintenant!... et je ne
» crains plus que d'autres m'enlèvent ce pré-
» cieux trésor! »

Daulay descend précipitamment l'escalier, remonte en cabriolet, va chez son

loueur de chevaux, y laisse sa voiture, prend un cheval de selle et repart pour la Roche-Guyon.

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES DE PAUL DE KOCK.

OUVRAGES PARUS.

La femme, le mari et l'amant	4	vol.
André le Savoyard	5	»
Sœur Anne	4	»
Jean	4	»
Mon voisin Raymond	4	»
Petits tableaux des mœurs	2	»
La maison blanches	4	»
Le Cocu	4	»
L'homme de la nature et l'homme policé	4	»
Madeleine	4	»
La laitière de Montfermeil	4	»
La bulle de savon	1	»
Un bon enfant	4	»
Le barbier de Paris	4	»
Contes en vers	1	»
M. Dupont, ou la jeune fille et sa bonne	4	»
Gustave ou le mauvais sujet	4	»
Frère Jacques	4	»
L'enfant de ma femme	2	»
Georgette ou la nièce du tabellion	4	»
La pucelle de Belleville	4	»
Ni jamais ni toujours	4	»
Zizine	4	»
Mœurs Parisiennes	2	»
Un tourlourou	4	»
	91	vol.